

Serge LAMOTHE

Les enfants lumière



LES ENFANTS LUMIÈRE

DU MÊME AUTEUR

Les Urbanishads (poésie), Le lézard amoureux, 2010

Projet Perfecto (nouvelle), Alto, 2010

Le nid de l'aigle (récit) (photos Sébastien Cliche), J'ai Vu, 2010

Métarevers (roman), Coups de tête, 2009

Tarquimpol (roman), Alto, 2007

Le Procès de Kafka et Le Prince de Miguasha (théâtre), Alto, 2005

Tu n'as que ce sang (poésie), Mémoire d'encrier, 2005

Les Baldwin (nouvelles), L'instant même, 2004

L'ange au berceau (roman), L'instant même, 2002

La tierce personne (roman), L'instant même, 2000

La longue portée (roman), L'instant même, 1998

Serge Lamothe

Les enfants lumière

posthistoire

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Lamothe, Serge, 1963-

Les enfants lumière

ISBN 978-2-89694-078-3

I. Titre.

PS8561.L665E53 2012 C843'.54 C2012-941521-9

PS9561.L665E53 2012

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Illustration de la couverture : Sammy Slabbinck, *The Smokers*.

ISBN : 978-2-89694-078-3

© Serge Lamothe et les Éditions Alto, 2012

RAPPORT DE L'INSTITUT BALDWIN

*L'erreur ne devient pas vérité
parce qu'elle se propage et se multiplie;
la vérité ne devient pas
erreur parce que nul ne la voit.*

Mahatma Gandhi

On se souviendra qu'il y a quelques années, la publication, par l'Institut Baldwin, d'une quarantaine de retransmissions périphériques non autorisées a suscité de nombreux débats tant parmi les baldwinologues amateurs que professionnels. Plusieurs forums de discussion ont émergé spontanément à la suite de cette avancée et bien que la plupart d'entre eux aient mis l'accent sur l'opportunité d'en finir une fois pour toutes avec les Baldwin, les membres les plus éminents de notre collège ont eu la satisfaction de découvrir, au sein même du vacarme totalitaire qui nous recouvre, d'autres voix, presque inaudibles et pourtant vaillantes, nous assurant que certains Baldwin sont disposés à nous livrer, par le canal habituel des récitantes, une nouvelle vague de communications qui, nous l'espérons vivement, permettront non seulement de raviver le débat sur leur existence, mais aussi de mettre à jour nos connaissances sur le phénomène.

À la lumière de ces développements, l'Institut a procédé à un inventaire minutieux des retransmissions existantes et en suggère ici une lecture qui, bien loin de satisfaire tous les baldwinologues, n'en demeure pas moins la plus plausible à avoir été publiée à ce jour.

On le sait, les débats qui ont cours concernent, au premier chef, la question de l'existence des Baldwin. Si les tenants de la thèse postulant la réalité objective de ces survivants sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, plusieurs groupuscules persistent à croire qu'il s'agirait plutôt de projections mentales créées par le Bureau permanent dans le cadre d'une vaste campagne de désinformation visant à convaincre l'opinion publique de la nécessité de renforcer la sécurité aux frontières.

Selon ces extrémistes, un complot du Bureau permanent visant à réactiver les Baldwin serait en pleine élaboration. Certains vont jusqu'à évoquer une possible participation de l'Agence au cœur de l'opération. De prime abord, l'idée d'une éventuelle collaboration entre l'Agence et le Bureau permanent fait sourire. On a longtemps colporté des rumeurs de luttes intestines au sein de ces deux organisations, allant jusqu'à prétendre qu'elles se livraient une guerre sans merci¹.

1. Nous tenons à souligner que, dans le climat de crise qui prévaut actuellement, une collusion des filiales les plus radicales de ces émanations de la Maison Universelle d'Amour, de Justice, de Prospérité et de Paix demeure possible.

Quoi qu'il en soit, il ne fait guère de doute, aux yeux des baldwinologues les plus aguerris, que l'Agence a bel et bien joué un rôle dans le formatage de ces nouvelles transmissions.



La question qui nous préoccupe demeure entière, toutefois : les Baldwin existent-ils réellement dans une dimension périphérique d'où il leur est loisible de communiquer avec nous au moyen des transmissions que l'on va lire ?

À cette question délicate, l'Institut Baldwin ne saurait offrir de réponse définitive. Mais la découverte récente d'artéfacts frauduleux dans les couloirs secondaires du troisième niveau semble accréditer la thèse du complot. Selon des sources dignes de foi, on trouverait, en effet, parmi les débris accumulés, davantage de preuves qu'il n'en faut pour incriminer l'Agence et ses filiales.

Nous espérons être en mesure sous peu d'avancer certaines hypothèses qui soutiendraient l'incessant murmure des récitantes ; mais pour l'heure, il convient de transmettre au public la somme de ces nouvelles captations et de le rassurer sur un point essentiel : si nous demeurons persuadés que les Baldwin sont parmi nous, nous savons qu'ils ne nous voient pas.

Certains d'entre eux s'animent désormais au moindre frémissement du vent, virevoltent un instant comme si le destin des astres en dépendait et s'ame-
nuisent aussitôt après, comme frappés en plein vol,
touchés au cœur même de leur impermanence.

Assurer l'impermanence en tout temps : il semble bien que telle soit la devise de ces irréductibles Baldwin.

SELENA

Que nous devions obéir à toutes les lois, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, est une invention récente.

Mahatma Gandhi

Il y a maintenant trois jours que Selena est partie, son sac à dos sur l'épaule, vêtue de son éternel kangourou. Elle n'a rien dit en franchissant la porte de notre refuge. Elle a seulement relevé sa mèche de cheveux d'un air excédé et m'a lancé ce regard noir que je lui connais bien et qui me fait sentir chaque fois comme la dernière des lâches.

Au-dessus du centre-ville, les hélicos sont stationnaires. Ils se relaient environ toutes les deux heures. Les sirènes hurlent de tous les côtés et ne s'arrêtent que pour de très courts moments, contribuant ainsi à maintenir le climat de tension qui, d'un point de vue stratégique, doit absolument prévaloir.

Depuis que la Maison Universelle d'Amour, de Justice, de Prospérité et de Paix a lancé son appel à la désobéissance civile, plusieurs centaines de milliers de personnes ont dû être évacuées. Des quadrilatères entiers ont été rasés par les flammes. De nombreux incendies font toujours rage, en particulier dans les quartiers du centre et du sud de la ville où

les pompiers refusent désormais d'intervenir. Il leur a été demandé de concentrer leurs efforts dans les quartiers de l'ouest, afin de protéger les demeures cossues des sympathisants du régime, qui n'ont pourtant jamais été menacées depuis le début de la crise.

Je m'inquiète pour Selena. Trois jours et bientôt quatre nuits, maintenant, que je suis sans nouvelles d'elle. D'habitude, elle rentre au matin, fourbue, le corps couvert d'ecchymoses, les cheveux poisseux de sang, parfois ; mais au moins elle rentre. Je peux l'étendre sur la paillasse, la laver, la panser, m'assurer qu'elle avale quelque chose et qu'elle se repose un peu avant de retourner au front.

Il y a des chiens dans l'immeuble d'en face qui hurlent comme si on les écorchait vifs avec un tout petit canif mal aiguisé. Combien sont-ils ? Ce cauchemar dure depuis des jours. Je n'en dors plus.

Si Selena était là, si elle me voyait ainsi, tremblante, recroquevillée dans un coin de la pièce, elle me traiterait de mauviette. Ou peut-être qu'elle ne dirait rien. Peut-être qu'elle se contenterait d'attraper son masque, son écharpe et ses gants, de les jeter au fond de son sac et de repartir en claquant la porte.

L'armée a été appelée en renfort quelques jours après le début du conflit. Les militaires se sont déployés rapidement ; mais jusqu'à maintenant, ils ne sont pas intervenus. Ils se contentent d'encercler la ville et de construire les camps dans lesquels on devrait sous peu entasser pêle-mêle les réfugiés et les détenus.

Des troupes de mercenaires engagés par les patrons du cybercapital sillonnent la ville depuis plusieurs jours dans des camions banalisés qui portent le nom d'une poissonnerie bien connue. Les poissons qu'ils transportent d'un carrefour à un autre ne sont pas très frais. À dire vrai, ils puent. Ils portent des casques, des gilets pare-balles et sont armés jusqu'aux dents. Plusieurs témoins affirment les avoir vus user d'intimidation envers les populations les plus vulnérables, procéder à des arrestations arbitraires et commettre des méfaits ; mais ils jouissent apparemment de l'immunité présidentielle et demeurent intouchables.

Dans l'immeuble d'en face, tandis que j'écris ces lignes, les chiens s'égosillent à n'en plus finir. Qui peut bien habiter là ? Quelle espèce de maniaque ? On ne voit jamais personne dans cet édifice aux façades couvertes de slogans haineux. Ces chiens sont increvables. Ils hurlent comme si on les plongeait très lentement dans un bain d'acide. Plus je les entends couiner et hurler, moins je suis certaine que ce soient des chiens. C'est insupportable. Quelqu'un va-t-il

enfin se décider à mettre fin aux souffrances de ces créatures ?

Selena saurait quoi faire. Elle saisirait la barre de fer qu'elle garde planquée près de la porte ; elle traverserait la rue comme l'éclair, entrerait dans l'immeuble et donnerait la raclée qu'ils méritent à ces tortionnaires dégénérés.

Mais pour l'instant, Selena a d'autres chats à fouetter.

Depuis le milieu de la nuit, sur l'ordre des miliciens, les insurgés ont commencé à se disperser. Le scénario se répète chaque soir depuis le début de la crise. Du haut de la montagne, ça ressemble à une immense main. Une main de lumière. Elle irradie du centre de la ville vers les banlieues.

Comme toujours, au cœur de l'action, quelques milliers d'insurgés résistent. Ils ne le savent pas encore, mais ils seront bientôt cernés de toutes parts. La cavalerie a chargé trois fois depuis le début de la nuit. Quelques noms se sont ajoutés à la liste des martyrs. Beaucoup de blessés. Parmi eux, des journalistes, des personnes âgées, des enfants et quelques observateurs étrangers. Les insurgés les mettent à l'abri dans les halls d'immeubles aux vitrines fracassées. Après s'être aspergé d'eau le visage et les yeux, ils remettent leurs masques et retournent aux barricades.

Les slogans fusent de partout. Les insurgés les scandent en martelant sur tout ce qui leur tombe sous la main. Ce sont des formules à la fois simples et créatives, souvent injurieuses. La plupart de ces slogans réclament la fin du turbolibéralisme et l'abolition du cybercapital, d'autres exigent que le Président à vie soit destitué et mis en accusation.

Pendant que les insurgés se font matraquer, la télévision d'État rediffuse un discours du Président : il y vante les mérites de la déréglementation en matière d'environnement, la vigueur de notre industrie minière, et dénonce, du même souffle, les débordements antipatriotiques qui ont cours dans les rues de la capitale. Ce sont ses propres mots.

Je pense à Selena. Où est-elle, maintenant ? Sûrement sur le front le plus avancé, le plus exposé et le plus explosif. Je sais bien que je ne devrais pas m'inquiéter. Selena sait ce qu'elle fait. Elle l'a toujours su. Mais je tremble quand même pour elle, comme pour compenser sa témérité de bouledogue, et parce que je sais qu'elle ira jusqu'au bout, même si cela veut dire qu'elle ne reviendra peut-être jamais.



Au bout des grandes artères, des barrages ont été érigés. Les milliers d'insurgés qui marchent vers la périphérie ne peuvent encore les voir, mais un peu

plus loin, derrière les lignes ennemies, des véhicules lourds, sans doute destinés au transport des détenus, attendent sous escorte armée.

Du toit de l'immeuble, je peux voir les réfugiés. La plupart semblent épuisés. Les enfants et les personnes âgées qui les accompagnent constituent des proies faciles pour les forces répressives. Les plus alertes se faufilent entre les mailles du filet policier, mais certains, même parmi les plus agiles, sont capturés, matraqués, menottés et emmenés avec les autres. Ils seront tous bientôt encerclés et repoussés vers les camions banalisés qui les mèneront au camp.



Là-bas, au centre-ville, plusieurs insurgés sont déjà informés du gigantesque coup de filet perpétré en périphérie. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Au bout d'un moment, au cœur de l'action, les tirs cessent et les gaz commencent à se dissiper. Il y a alors cet instant de pure beauté, tandis que les insurgés et leurs oppresseurs se regardent les yeux dans les yeux. On entendrait une mouche voler, s'il n'y avait, recouvrant tout d'un incessant bourdonnement, les battements sourds des pales des hélicos qui continuent de braquer leurs projecteurs sur la foule.

Soudain, quelqu'un hurle dans un porte-voix des paroles indistinctes. C'est un ordre de dispersion, mais cela ressemble davantage à un cri de guerre. Comprenant d'instinct qu'on annonce une nouvelle charge de la cavalerie, les insurgés resserrent les rangs. Selena est parmi eux. Elle a ramassé un pavé à ses pieds. Elle s'est penchée et l'a pris dans sa main, comme s'il avait toujours été là, ce pavé, comme s'il avait attendu tout ce temps que Selena s'en empare et que, dans sa rage et sa soif de liberté, elle le lance en direction des miliciens. Mais elle reste là, avec son cœur éventré de bête féroce, de l'espoir plein les mains. De toute sa vie, jamais elle n'a ressenti autant de haine. Toute la haine du monde, depuis le fond des âges, remonte en elle. Son corps et son esprit sont concentrés, tendus dans ce poing brandi en direction des gnomes de la force répressive.

Il n'y a pas d'issue. Tout le monde s'attend à un dernier assaut qui laissera derrière lui des rivières de sang. Mais il se produit alors un événement inouï : une fillette d'à peine huit ans s'avance en tapant sur un petit tambour d'un rythme lent et solennel. C'est un battement de tambour un peu maladroit au début, mais qui prend vite de l'assurance.

Derrière Selena, la foule s'écarte pour laisser passer la fillette aux cheveux roux et bouclés, au visage couvert de taches de rousseur. Elle porte une salopette de jeans maculée d'huile de vidange, chausse des bottes de caoutchouc jaune et marche fièrement

en battant la mesure sur son tambour avec un ustensile de cuisine. Quand elle passe près de Selena, elle lui décoche une œillade et il n'en faut pas davantage pour que celle-ci abaisse son bras et laisse glisser le pavé de sa main vers le sol. Elle reste là, les bras balancés, tandis que la petite marche vers les rangées de miliciens en armure et que la foule retient son souffle.

Certains miliciens commencent à matraquer leur bouclier en cadence, sûrement dans l'espoir d'intimider l'enfant ; mais ils sont estomaqués par l'aplomb de la fillette qui s'avance vers eux et que rien ne semble pouvoir arrêter. Décontenancés, ils cessent un à un de marteler leur bouclier et l'on n'entend bientôt plus que le tambour de la petite.

Selena est sur le qui-vive. C'est une panthère prête à bondir. Elle a la connaissance de ces choses : elle sait que tout peut arriver. Elle prend sa décision sans le moindre temps de réflexion, comme si elle était née pour vivre ce moment : elle se consacrera à la fillette au tambour, elle veillera sur elle comme une lionne sur sa lionçonne. Selena emboîte aussitôt le pas à la petite et toise les miliciens du regard.

Il se produit alors une chose qui aurait été impensable il y a une minute : lorsque la fillette au tambour se retrouve nez à nez avec un premier milicien, celui-ci fait un pas de côté pour la laisser passer. Un second fait de même, puis un troisième... Le qua -

trième va jusqu'à se courber légèrement comme pour tirer sa révérence devant cette petite tête rousse ; même les chevaux s'écartent d'instinct sur son passage. Bientôt, les boucliers tombent : plusieurs miliciens les abandonnent sur la chaussée et enlèvent leurs casques.

Les insurgés comprennent ce qui est en train d'arriver, et que cela tient du miracle. Des cris de liesse se répandent à travers la ville. La petite rouquine au tambour mène la marche avec Selenia qui chemine dans son ombre et protège ses arrières. Des milliers d'insurgés les suivent, bientôt rejoints par les miliciens.

Le palais présidentiel se dresse au bout du boulevard, sombre forteresse où règne désormais le chaos. Ils y seront bien avant le matin. Pour le régime turbo-libéral, ce sera le commencement de la fin.

L'AFFAIRE KAYLA

Qui se souvient encore aujourd'hui de l'affaire Kayla ? Une fonctionnaire à la retraite, une certaine Kayla Baldwin, avait rendu publics des dossiers contenant des milliers de messages codés échangés entre l'Agence et le Bureau permanent. L'affaire avait fait les manchettes des journaux pendant plusieurs semaines avant que les allégations de Kayla ne soient démenties par la Maison Universelle d'Amour, de Justice, de Prospérité et de Paix ; puis, comme c'est souvent le cas dans ce genre d'affaire, elle avait été promptement reléguée aux oubliettes.

À l'époque, une rumeur persistante insinuait que la majorité des membres de l'Agence ignoraient qu'ils en faisaient partie et que la plupart d'entre eux ne connaissaient même pas l'existence de l'organisme transcendant qui les employait. L'Agence existait bel et bien, cependant, et comme le démontraient ces rapports secrets, elle demeurait active sur plusieurs fronts.

De nombreux cas de transfuges avaient été portés à l'attention du public et Kayla correspondait au profil. Il ne fut pas bien difficile de convaincre les masses qu'elle avait été téléguidée par l'Agence. Elle avait eu accès à des rapports secrets et avait attendu

que l'heure de la retraite ait sonné pour les diffuser au mépris des règles de confidentialité du Ministère. Ces faits, à eux seuls, semblaient attester de sa culpabilité.

À l'époque, une campagne publicitaire vantait les ressorts coercitifs de la délation et de la dénonciation sous toutes ses formes. Le Bureau permanent fit même circuler une affiche du plus mauvais goût : l'illustration montrait Kayla, très légèrement vêtue, dans des poses suggestives et propres à susciter la concupiscence. Au bas de l'affiche, on pouvait lire : « On a les moyens de vous faire parler, mais aussi de vous faire taire ».

Après sa déconvenue, Kayla fut forcée de disparaître. Elle se replia dans les couloirs du sixième niveau. C'est là, au milieu des piles de dossiers poussiéreux, que les récitantes affirment avoir recueilli ses confidences.

D'après le témoignage de Kayla, plusieurs des messages codés sur lesquels elle avait mis la main portaient sur la présence de tracés suspects détectés périodiquement par les satellites de l'Agence. Personne ne comprenait la signification de ces immenses hiéroglyphes gravés dans le roc des plus hauts sommets, parfois simplement dessinés à la craie ou tressés dans l'herbe des steppes.

Selon Kayla, la seule existence de ces symboles était de nature à inquiéter le Bureau permanent et aucun effort n'était négligé pour tenter d'identifier leur origine. L'enquête s'était indûment prolongée pendant plusieurs siècles périphériques, mais on avait pu établir, en fin de compte, qu'il s'agissait de l'œuvre d'une bande de Baldwin masqués se faisant appeler l'Armée de libération du génome (ALG).

Les membres de l'ALG avaient pris le maquis bien avant l'annonce de l'élection du dernier gouvernement. Ils s'étaient donné pour mission d'exiger que les corporations privées qui avaient breveté le génome en restituent la jouissance pleine et entière à ses détenteurs légitimes, c'est-à-dire organiques.

Vaste programme, se dit Kayla. Elle s'intéressa aussitôt à la croisade menée par l'ALG. Elle se passionna surtout pour ces runes mystérieuses et ces hiéroglyphes hermétiques photographiés par les satellites de l'Agence. Armée de sa seule conviction, elle fut la première, et sans doute la seule, à tenter de les déchiffrer. Elle comprit bientôt, ou crut comprendre, que l'ALG avait élaboré une idéologie complexe qui s'articulait essentiellement autour du concept d'identité variable.

Kayla s'échauffait vite quand elle abordait ce sujet. Elle s'agitait sur sa paillasse faite de piles de dossiers périmés et sa voix, d'habitude chevrotante, prenait une assurance inhabituelle.

« L'identité variable prônée par l'ALG, dit-elle, s'appuie sur la croyance qu'il est possible, avec un peu

d'entraînement, d'effectuer sur soi-même les mutations génétiques nécessaires à notre épanouissement. Au sein de l'ALG existent donc des factions aux pratiques peu orthodoxes : des individus qui seraient en mesure de modifier eux-mêmes leur ADN et de se métamorphoser. Ces Baldwin de quatrième génération, qui se font appeler « les enfants lumière », ont rarement été observés. Ils sont si évanescents qu'on croirait avoir affaire à une apparition chaque fois qu'ils se manifestent.

« La perspective de muter m'enthousiasmait et je brûlais de me joindre aux rangs de l'ALG. Je me voyais déjà dotée d'attributs inédits, comme ceux dont jouissent les arthropodes ou certains mammifères marins. Mais je ne me faisais pas trop d'illusions : même si j'avais sous les yeux la preuve que l'Armée de libération du génome existait bel et bien, rien ne prouvait que ses membres aient atteint leur objectif et soient véritablement en mesure de se métamorphoser selon leurs souhaits. »

Dans les couloirs du sixième niveau, l'air est rare et il est vicié par les gaz qui s'échappent des machines du huitième. Kayla respire avec peine et semble au bord de l'évanouissement. Elle apprécierait sûrement que des enfants lumière lui apprennent à se confectionner des branchies capables d'assimiler le méthane et l'ammoniaque ; mais des enfants lumière, jamais elle n'en a vus et elle se dit qu'il est trop tard

pour elle, qu'il a toujours été trop tard pour les gens comme elle.

Son petit visage émacié et le teint grisâtre qu'a pris sa peau trahissent la détresse physique dans laquelle Kayla se débat. Elle s'est allongée sur les piles de dossiers. Les récitantes doivent désormais se pencher sur elle et tendre l'oreille pour être en mesure de recueillir ses propos. C'est un filet ténu de paroles quasi inaudibles et souvent incohérentes, mais les récitantes se font un devoir d'enregistrer chaque mot qu'elle prononce comme si ce pouvait être le dernier :

« En poursuivant mes recherches, je suis tombée sur plusieurs communications dans lesquelles on supposait que même les membres de l'ALG mettent en doute l'existence des enfants lumière. Grande déception pour moi. Défaite amère. Mais j'ai continué à épilucher les dossiers, à creuser mon sujet, à décoder les hiéroglyphes et j'ai finalement compris, à la lecture de certains rapports tardifs, que le concept d'identité variable s'était révélé impraticable pour bon nombre de ces Baldwin et que plusieurs membres de l'Armée de libération en admettaient désormais le caractère utopique. Pris de court, scandalisés par leur propre incrédulité, plusieurs d'entre eux confondirent alors leur masque avec celui de quelqu'un d'autre.

« On mesura bien mal les conséquences d'une telle méprise. La confusion qu'elle engendra mit longtemps à se révéler. Tout se passa comme si l'identité de ces Baldwin s'était dissoute, qu'ils avaient accédé

à une conscience musicale de leurs propres défaillances et s'étaient mis à danser.

« Il y avait de l'espoir !

« En m'appuyant sur ce fameux concept d'identité variable et en compilant les dossiers, j'ai pu répertorier au moins trois versions de la chute du turbolibéralisme. Si aucune d'elles ne fait l'unanimité, toutes sont centrées sur la figure emblématique et sans doute apocryphe d'une fillette de huit ou neuf ans, une certaine Tacha Baldwin, qui aurait joué un rôle déterminant au moment de la crise, avant de disparaître dans des circonstances nébuleuses.

« J'ai aussi eu l'occasion de consulter des dossiers ultrasecrets dans lesquels le Bureau permanent promulguait la création de brigades spéciales auxquelles il avait confié la mission de débusquer des enfants lumière. La possibilité qu'il existe véritablement des Baldwin capables de modifier leur ADN inquiétait sérieusement le Bureau et, comme j'ai été en mesure de le vérifier, toute cette opération avait été mise en œuvre dans l'espoir de démentir l'existence de ces mutants et de ruiner la crédibilité de l'ALG. Plusieurs éclaireurs ont donc été envoyés en mission de reconnaissance dans les zones autorisées et même au-delà, au cœur des zones non desservies. La dernière expédition recensée serait celle de l'intrépide sous-commandante Bobby Baldwin, dont les rapports n'ont plus fait frémir les lèvres des récitantes depuis plus de vingt siècles périphériques. »

Juste avant de sombrer dans un profond coma, Kayla émit encore quelques grognements. Elle se retourna sur sa paillasse, et chacune d'entre nous put voir, juste sous ses omoplates, deux excroissances qui évoquaient des moignons d'ailes de libellule ou, peut-être, d'oiseau-mouche.

MOCHA

C'est peut-être une histoire vraie, une histoire de revenants qui, pour une fois, serait véridique. L'histoire d'une conspiration que personne n'aurait vue venir. Ni une histoire de fin du monde et pas une histoire sans fin, non plus : une simple histoire vraie, avec un début, un développement et une résolution plus ou moins prévisible.

Même mort, même enterré vivant, ça ne voudrait rien dire et ça le dirait quand même. Ça parlerait mal - gré nos dénégations. Ça dirait nos interdits, nos peurs et les convulsions de nos cœurs. Ça gueulerait si fort que ça nous défoncerait les tympans. On ne travaillerait plus, ça nous travaillerait. Ça ne nous démange - rait plus, on en mangerait. Ça ne commencerait pas nécessairement par le début et ça ne finirait sûrement pas par la fin. Ç'aurait le dernier mot de toute façon. Ça nous ferait réfléchir un peu, juste avant de nous endormir. Et ça serait gratuit.

Ça serait ça, puis on n'en parlerait plus.



Le lendemain du dernier jour — celui de l'élection du dernier gouvernement —, Tacha Baldwin s'accro - cha au récit qu'on lui avait fait de son neuvième anniversaire. Si la narration qu'en firent les récitantes

ne tenait pas compte de ses états d'âme, plusieurs d'entre elles souhaitaient encore s'étendre sur certains aspects non résolus ou encore inédits de ce drame domestique aux retombées mondiales.

La dernière bravade des parents biologiques de Tacha Baldwin avait consisté à se faire pulvériser par une bombe artisanale en même temps que le Président à vie, une douzaine de barons du crime et presque autant de leurs acolytes démocratiquement installés.

Cet attentat perpétré au nom du bien public avait, on s'en souvient, mis fin au régime turbolibéral et, du même coup, anéanti le cybercapital.

En terroristes diligents, les parents de Tacha avaient enfreint tous les codes de la correction politique en confiant le détonateur de leur bombe à leur fille, le jour même de son neuvième anniversaire. Les explosifs avaient été fournis par le Bureau permanent (ce n'était certes pas l'usage, mais il y avait des précédents et l'information fut validée cinquante ans plus tard lorsqu'on put enfin avoir accès au dossier).

Tout artisanale qu'elle ait été, la bombe avait propulsé des mégatonnes de matières impropres au recyclage à des centaines de mètres à la ronde. Tout le monde l'admettait : c'était du travail de professionnels.

La Maison Universelle s'était d'abord montrée réticente à faire connaître sa position et avait donné des signes d'irritation, mais de nombreuses manifestations d'appui populaire donnèrent raison aux kamikazes

et elle décida de ne pas intervenir. Dans les minutes qui suivirent l'attentat, la Maison Universelle déclara pourtant, par voie de communiqué, que le turbolibéralisme n'avait été qu'une manière d'appauvrir la population tout en lui promettant sans cesse davantage de richesses et qu'on était bien débarrassé.



Un bourdonnement tenace vrillait les oreilles de Tacha. Bien que son père lui ait promis un gigantesque feu d'artifice, elle ne s'attendait pas à une explosion de cette puissance. Ses facultés cognitives avaient peut-être été altérées par la déflagration, mais elle percevait néanmoins très distinctement les mouvements de la foule. Autour d'elle, on se pressait vers le cratère béant et une fine poussière cendreuse retombait sur les têtes et les épaules des badauds. Des débris de toutes sortes, pulvérisés par la bombe, jonchaient le sol et ralentissaient la progression de Tacha. Elle se mêla à la foule qui s'amassait à l'endroit où, quelques minutes auparavant, avaient défilé les limousines du Président à vie, de ses acolytes et de leurs gorilles au pedigree impeccable. Elle se faufila entre les jambes des curieux et tendit l'oreille.

Tacha fixait le fond du cratère comme si quelque chose ou quelqu'un était susceptible d'émerger de l'immense nuage de poussière. Elle ne pensait pas spécialement à ses parents ; même qu'à voir l'expression sur son visage, on aurait dit qu'elle se réjouissait pour eux deux. Ils avaient toujours eu envie de lui

foutre une raclée, à ce turbolibéralisme de merde ! Eh bien, c'était fait, maintenant ! Et il ne s'en relèverait jamais. Tacha se sentait fière d'avoir eu des parents aussi déterminés qu'efficaces, et même si elle était sans doute trop jeune pour comprendre leurs motivations profondes, elle sentait qu'ils venaient, ensemble, d'accomplir quelque chose d'important et de mémorable.

Ses parents avaient été très clairs lorsqu'ils l'avaient laissée au milieu du parc, le détonateur sur les genoux. Son papa l'avait promis : « Tu vas voir, ma puce, pour ton neuvième anniversaire, je t'ai préparé un feu d'artifice dont on se souviendra pendant mille et un ans ». Tandis qu'elle observait l'épaisse couverture de poussière qui recouvrait peu à peu les curieux, Tacha comprit ce qu'il avait voulu dire et que ça passait drôlement vite, mille et une années.



Une rumeur s'éleva peu à peu dans la foule : l'élection du dernier gouvernement, prétendait-elle, avait été volée. Mais par qui ? Toutes les récentes élections avaient été volées, mais il fallait bien admettre qu'il y avait eu beaucoup moins d'élections depuis l'arrivée au pouvoir de Lee Baldwin, le Président à vie. En réalité, il n'y en avait plus eu du tout. On votait à propos de tout et de n'importe quoi à tout bout de champ. Les référendums à pitons se succédaient à un rythme effréné. Des guichets automatiques distribuaient quotidiennement les questions et les répon-

ses. Les formulaires étaient gratuits et, d'un simple clic, on vous les fournissait en cinq exemplaires. On votait pour la couleur du gazon dans les parcs publics, pour des règlements interdisant aux chiens de se renifler le derrière, pour fixer l'heure du couvre-feu ou la ration de moulée à verser aux familles dans le besoin. On votait pour un tas d'autres bêtises encore, comme la fréquence des couchers de soleil ou la portée des ogives nucléaires. On votait comme si ça pouvait changer quelque chose à quoi que ce soit ; mais jamais les Baldwin n'étaient appelés à se prononcer sur l'opportunité d'élire un nouveau président.

La *démocrastination* battait son plein et le Bureau permanent observait tout à la loupe.

De toute façon, le Président à vie était mort. Mais la masse monétaire, elle, était toujours bien vivante. Et tous grenouillaient et grouillaient du plaisir anticipé de la prévarication. La nouvelle de l'attentat avait débordé des frontières en moins d'une minute. On pouvait voir le cratère creusé par l'explosion sur toutes les chaînes de télé. C'était partout la même image de désolation tranquille. Un commentateur se tenait devant le trou béant et répétait : « C'est officiel, le Président à vie est mort ! Vive le Président à vie ! »

Les premières estimations établissaient que la déflagration avait creusé un cratère d'environ cent mètres de diamètre, d'une profondeur de plus de quarante mètres en son centre. Des tonnes de terre, de béton et de métal avaient été soufflées par l'explosion et projetées à plusieurs centaines de mètres.

Rien ne laissait supposer, à l'époque, qu'une telle chose était possible, mais on a rapporté plus tard qu'une certaine Sheida Baldwin, une prostituée qui résidait à plusieurs kilomètres de là, dans les vieux entrepôts de la zone D 27, avait découvert un œil déchiqueté sur le pas de sa porte et l'avait longtemps conservé dans un pot de vinaigre. Un jour, la commission d'enquête chargée par le Bureau permanent de retrouver l'ADN du Président à vie se déciderait enfin à procéder à une analyse approfondie de ces restes humains ; mais celle-ci, comme chacun était en droit de l'espérer, se révélerait négative.

Quoi qu'il en soit, la rumeur publique continuait de faire des ravages partout et chaque fois qu'elle se mêlait de ses affaires. Quel rôle Tacha avait-elle joué dans cet attentat meurtrier ? demandaient les Baldwin les plus perspicaces. On savait, bien sûr, qu'une enfant de neuf ans n'avait pu agir seule, mais certains doutes subsistaient. Et ce n'était qu'une des nombreuses questions qui demeuraient sans réponse. Il y en avait d'autres et ce n'était pas celles que les guichets automatiques distribuaient si généreusement. On se les posait, celles-là, du bout des lèvres, dans la crainte perpétuelle d'être repéré et de devoir subir les représailles du Bureau permanent. Ces considérations pesaient lourd dans la balance.

Les spectateurs se massaient maintenant aux abords du cratère. L'énorme nuage de poussière se dissipait lentement, retombant sur leurs épaules et leurs têtes, les couvrant progressivement d'une fine pellicule grise qui les aurait facilement fait passer

pour des revenants.

Tacha, comme d'autres, s'était assise au bord du trou.

Quand on put à nouveau y voir clair, tous remarquèrent qu'une masse sombre se mouvait.

Oui, une masse d'énergie brute s'animait. Contre toute attente, une baleine s'était échouée au fond du trou, sans doute dans les minutes qui avaient suivi l'explosion. C'était trop gros pour être vrai. Personne ne l'avait vu venir, celle-là ; mais la baleine était bien là, paisible dans son agonie. Renversée sur le côté, elle contemplait la foule d'un œil morne et résigné¹.

Seule Tacha eut le courage de s'approcher du cétacé. Elle entreprit de descendre au fond du cratère. Ses petites bottes jaunes en caoutchouc s'enfonçaient l'une après l'autre dans les cendres encore fumantes. Elle progressait lentement, avec prudence, sous le regard ébahi des Baldwin rassemblés autour du

1. La baleine est l'une des plus imposantes espèces animales à s'être reproduite sur cette planète pendant quarante-cinq millions d'années, un mammifère marin qui pouvait peser jusqu'à cent cinquante tonnes. Le plus vieil ancêtre connu de la baleine est l'*Indohyus* : cet important maillon de la chaîne évolutive, qui avait la taille d'un chat domestique et ressemblait à un gros rat d'égout, vivait il y a quarante-huit millions d'années. Un certain Ranga Rao Baldwin aurait découvert, au Cachemire, des fossiles d'*Indohyus* dans un état de conservation remarquable ; mais c'est à un technicien de laboratoire du New Hampshire que revient le mérite d'avoir accidentellement brisé un petit os de la mâchoire qu'il examinait, ce qui permit de découvrir une structure osseuse inhabituelle autour de son oreille : « *When I saw it, I said: "Oh my God!" For most mammals, the bone is a little bowl-shaped structure, but for whales, the bone that makes up the ear has a unique shape, just like for Indohyus. The inside of that bone is very thick, but the outside is very thin, the difference is huge. No other mammal has that!* »

cratère. Nullement craintive, elle s'approcha de l'endroit où elle estimait que devait se trouver l'oreille de la baleine².

— Qu'est-ce que tu fous là, toi? demanda-t-elle d'abord. Ce à quoi la baleine répondit peut-être à sa manière de cétacé, mais sans qu'il soit possible, pour Tacha ou quiconque, de s'en assurer ni de corroborer la validité de sa réponse. Tacha décida néanmoins de rester près d'elle. Elle pouvait facilement s'imaginer le désarroi d'une baleine échouée au fond d'un cratère d'une centaine de mètres de diamètre créé par l'explosion d'une bombe, et elle entendait bien manifester à la pauvre créature toutes les preuves de sympathie que sa fâcheuse situation lui inspirait. Elle installa donc un campement rudimentaire aux abords du cratère et demanda l'appui de la population.

2. «Les oreilles de la baleine sont fort avant dans la tête. Aussi n'entend-elle point lorsqu'elle rejette son eau et c'est le moment qu'on saisit pour la darder. Sur la tête de la baleine, devant les yeux et les nageoires, s'élève une sorte de loupe qui a deux trous, un de chaque côté, l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en manière de S. C'est par ces deux ouvertures que la baleine rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent lorsqu'il souffle dans une cave. La baleine ne rejette jamais l'eau avec plus de force que lorsqu'elle est blessée. Le bruit qu'elle fait alors ressemble à celui d'une mer agitée ou du vent dans une tempête. Immédiatement après la loupe, ou la *grosseur*, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut, elle est un peu plate, avec une petite fente jusqu'à la babine inférieure, à peu près comme le toit d'une maison. Cette babine est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu, car le devant et le derrière sont un peu plus étroits, suivant la forme de la tête. Les yeux sont entre la grosseur et les nageoires, et ne sont pas plus gros que ceux d'un bœuf. Ils sont bordés de poils qui font des espèces de sourcils. La prunelle n'est guère plus grosse qu'un pois et le cristallin a la blancheur, la transparence et la clarté du cristal.» D'après Anne-Gabriel Meusnier de Querlon-Baldwin, dans *Histoire générale des voyages, Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale*, 1759.

Quelques Baldwin initièrent un mouvement en faveur du sauvetage de la baleine. Les plus zélés des supporters entreprirent de remplir l'immense cratère d'eau de mer. Ils réquisitionnèrent soixante mille seaux et formèrent une chaîne de plus de quarante kilomètres. L'opération de sauvetage dura plusieurs semaines et défraya chaque jour les manchettes. On venait des quatre coins du globe pour assister au miracle et en témoigner. Certains pèlerins demandaient l'abolition pure et simple des frontières et la signature d'un traité de paix avec toutes les espèces de mammifères marins disparus ou sur le point de disparaître. Certains allaient jusqu'à parler de l'apparition de la baleine comme d'une invitation à la fête. Ils disaient qu'une manifestation d'appui à la baleine ne pouvait se concrétiser que dans cette exubérance festive. Ils voulaient des orgies. Davantage d'orgies et de désordres. La rumeur avait fait état de la taille monumentale du sexe de la baleine, femelle ou mâle, et cela avait été une raison suffisante pour qu'un certain nombre de Baldwin perdent la tête et prennent l'habitude de se masturber au bord du cratère³.

3. «La partie génitale des baleines est un nerf dont la force et la grandeur sont proportionnelles à celles de l'animal. Il est long de sept à neuf pieds, entouré d'une double peau qui le fait ressembler à un couteau dans sa gaine et dont on ne voit qu'une petite partie du manche. La partie génitale de la femelle ne diffère point de celle des animaux terrestres à quatre pattes. De chaque côté, on distingue une mamelle avec des trayons semblables à ceux d'une vache. Quelques baleines ont les mamelles toutes blanches, d'autres les ont marquées de taches noires et bleues. On assure que pour s'accoupler, les baleines se tiennent droites, la tête hors de l'eau et que l'accouplement, souvent très animé, rassemble plusieurs baleines en même temps.» D'après Anne-Gabriel Meusnier de Querlon-Baldwin, dans *Histoire générale des voyages, Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale*, 1759.

La baleine, selon eux, représentait l'ultime frontière : une fois qu'on l'avait franchie, on pouvait crever en paix. Mais ne crevait pas qui voulait.

On en était au dix-neuvième jour de la crise et un grand nombre de Baldwin, s'étant désintéressés du sort de la baleine, avaient commencé à se disperser.

Le travail avançait néanmoins et le cratère se remplissait lentement. Dès le trente-neuvième jour, la baleine put s'ébattre dans une petite mare d'eau de mer qui, si elle ne lui permettait pas de se retourner, encore moins de nager, garantirait néanmoins sa survie pendant quelque temps. Elle restait silencieuse et paraissait écouter très attentivement les fables que Tacha lui murmurait à l'oreille.

Tacha lui tenait compagnie et ne la quittait plus. De sa voix fluette de petite fille de neuf ans, elle lui racontait les aventures qu'elle avait vécues autour du monde en compagnie de ses parents. Elle ne négligea rien, ni les luttes menées au nom de la libération du génome ni les frasques de sa mère nymphomane, ni même les raisons pour lesquelles le régime turbo-libéral était nuisible et devait être renversé.

À la longue, les curieux s'étaient faits beaucoup plus rares, mais certains, plus déterminés que la moyenne, souhaitaient connaître le fin mot de l'histoire. Quelques familles particulièrement éprouvées par les récents événements avaient même installé leur campement aux abords du cratère et ne s'en éloignaient plus. Au début, ce n'étaient que des abris de toile, mais on construisit bientôt des cabanes aux

toits de tôle en se servant des débris du palais présidentiel.

À travers les nouveaux territoires, les partisans de la baleine se faisaient de plus en plus nombreux. Des représentants de clans Baldwin qui vivaient aux confins du Désert de Ziph étaient même venus, à pied ou à dos de yak, pour célébrer l'apparition du cétacé. À leur manière, ces Baldwin avaient du savoir-vivre ; ils étaient bien déterminés à danser sur les décombres encore fumants du dernier gouvernement et à se réjouir de l'éradication spontanée du turbo-libéralisme. Les plus téméraires allaient jusqu'à vous regarder droit dans les yeux, histoire de s'assurer que vous étiez bien réel, et pas seulement une imitation de vous-même ou de la personne que vous auriez pu être si vous aviez porté le masque de quelqu'un d'autre.

Peu à peu, comme si toute bonne chose devait être le germe d'une mauvaise, un clan anti-baleine se forma. Plusieurs détracteurs n'hésitaient plus à dénoncer l'énormité de la situation. D'autres, plus conciliants, estimaient que cette baleine-ci — ou n'importe quelle autre — avait bien le droit de se trouver là — ou n'importe où ailleurs. Peu à peu, cependant, la grogne gagnait cette faune hétéroclite qui refusait d'envisager l'apparition de la baleine d'un point de vue messianique et la considérait plutôt comme une nuisance publique. Parmi eux, certains peuples nomades des zones périphériques, réputés tant pour leur férocité que pour l'intransigeance de leur position, proposaient même de dynamiter la baleine et

qu'on n'en parle plus⁴. Mais avec la disparition du dernier Président à vie, on avait bien d'autres chats à fouetter et les partisans du dynamitage furent bientôt déboutés par la Maison Universelle d'Amour, de Justice, de Prospérité et de Paix. «C'est assez ! Réfléchissez, bande d'abrutis, disait le message de la Maison Universelle, c'est une explosion qui a fait apparaître la baleine ! Personne ne peut prévoir, ni même imaginer ce qui pourrait surgir à sa place !»



On en était au quatre-vingt-unième jour de la crise lorsque la baleine sembla avoir quelque chose à dire et se mit à chanter. C'était une lamentation d'une infinie tristesse. Un appel, peut-être, mais désespéré. De ceux dont on sait d'avance qu'ils ne seront pas entendus par les êtres auxquels ils s'adressent, mais par d'autres, peut-être, par des ombres étrangères qui

4. Il n'existe que deux autres cas documentés de baleines explosives. Le premier cas concerne une baleine grise échouée sur une plage de Florence, en Oregon. Dans l'intention de faire disparaître le cadavre de huit tonnes et de quatorze mètres de long, les Baldwin du Département des autoroutes firent appel au Bureau permanent. Les cent kilogrammes de dynamite utilisés dans le but de désintégrer le mastodonte ne servirent pourtant qu'à l'éventrer sur toute sa longueur, compliquant ainsi sérieusement la tâche des fonctionnaires. Le deuxième cas se rapporte à un cachalot de cinquante tonnes retrouvé mort sur une plage au sud de Taïwan. Son chargement et son transport par camion avaient nécessité le travail d'une cinquantaine d'employés municipaux et duré plusieurs dizaines d'heures. Manque de pot, une accumulation de gaz dans les entrailles du cachalot et la chaleur suffocante qui régnait ce jour-là avaient provoqué son explosion spontanée, pendant l'heure de pointe, en plein centre-ville de Tainan, entraînant la mort d'un chauffeur de taxi et des embouteillages monstres.

défileraient derrière des écrans, des souvenirs d'une autre vie. Plusieurs Baldwin tombaient à genoux et ne se relevaient plus. Certains décrivirent plus tard leur expérience en des termes mystiques aussi inusités qu'incompréhensibles. Ils parlèrent d'illuminations, de visions prophétiques ; plusieurs évoquèrent la fin prévisible de tout ce qui avait fait la fierté du turbolibéralisme : les miracles technologiques et la cybernétique, la géolocalisation, la traçabilité, toutes les formes d'hypnose collective. Maintenant qu'on avait décodé le génome, manipulé le vivant, ruiné la biodiversité, éradiqué toute vie sur la presque totalité de la planète, chacun pouvait rentrer chez soi.

C'était le début d'un temps nouveau.



Le chant de la baleine, quant à lui, gagnait en puis - sance et en volume. On l'entendit bientôt à des centaines de kilomètres à la ronde⁵. Les Baldwin présents spéculèrent interminablement sur le sens possible de sa litanie. La baleine chantait-elle les louanges du

5. Comme celui des dauphins, le chant de la baleine serait peut-être produit par une structure anatomique située dans la tête. Appelée «lèvres phoniques» ou «museau de singe», cette cavité ressemble à des voies nasales. Lorsque l'air emprunte ce conduit étroit, il provoque l'aspiration et l'accolement des lèvres phoniques et la mise en vibration des tissus, d'où l'émission d'un son. Dans le cas des dauphins, il s'agit de cliquetis saccadés et de sifflements. Les clics isolés sont en général utilisés pour l'écholocalisation, alors que les séries de cliquetis et de sifflements servent probablement à communiquer. Précisons que chez la baleine à bosse, véritable diva des mers, la maîtrise du chant confine à la virtuosité.

régime turbolibéral, dont elle aurait — comme le colportaient les mauvaises langues — regretté la disparition? Ses ennemis déclarés allaient même jusqu'à laisser entendre qu'elle avait, elle aussi, profité des largesses du système; mais leurs arguments ne tenaient pas la route. Son chant vous allait droit au cœur et si vous l'écoutiez un instant, vous étiez bien vite convaincu de son innocence.

Mais rien n'est jamais aussi simple. On questionnait sans arrêt la légitimité de cette baleine. Son chant ne prônait-il pas un retour à une féodalité corrompue qui impliquait la vénalité des charges des fonctionnaires, les pots-de-vin, le chantage et les contrats douteux? De l'avis de plusieurs, il inspirait une sorte de néoromantisme assez malsain.

La baleine sanctionnait-elle ou cautionnait-elle l'attentat perpétré par les parents biologiques de Tacha? En magnifiait-elle les conséquences? Nul, sauf peut-être Tacha, n'aurait su le dire.



Tout se passa dans un calme relatif, jusqu'au jour où Victor Baldwin, le célèbre ingénieur, proposa d'amplifier le chant de la baleine afin qu'il soit entendu de tous, partout. Il proposa même d'en faire un opéra, un hymne qui rappellerait la victoire des Baldwin sur le turbolibéralisme. Il y eut des émeutes, des morsures et quelques bras cassés. Une tempête dans un verre d'eau.



Tacha avait écouté le chant de la baleine avec attention. L'interprétation qu'en avait faite Victor Baldwin ne la satisfaisait pas, elle la jugeait pompeuse. Elle proposa sa propre traduction.

La version de Tacha n'était pas moins grandiloquente. Elle évoquait néanmoins fidèlement l'épopée de ce géant des mers, elle relatait sa lente évolution, à partir d'un petit mammifère terrestre, et s'étendait longuement sur ses incessantes migrations.

Cette lamentation déchirante parlait de la solitude des êtres. Elle disait que la mer n'est jamais assez vaste, le ciel toujours trop bleu et l'âme aimée toujours trop éloignée. Surtout, ce chant inspirait une angoisse sourde, suscitée par la solitude, l'errance autour des mers, les immondices et les cadavres de milliers de civilisations éteintes jonchant désormais les fonds marins.

La baleine ne craignait pas la mort, elle l'appelait au contraire avec une ferveur qui glaçait le cœur. Elle avait parcouru les sept mers en tous sens à la recherche d'un compagnon ou d'une compagne, mais n'avait pu que constater avec effarement qu'elle était la seule, la toute dernière baleine, et que lorsque son chant d'amour s'éteindrait, le souvenir même des baleines, de leurs ébats, de leurs jeux, de leur profonde gravité et de leur souveraine élégance, s'effacerait à jamais.

D'après le rapport, la baleine s'appelait Mocha Dick. On a soutenu qu'elle l'avait révélé à Tacha au tout début de la crise. Mocha s'était confiée à Tacha et avait aussi formulé plusieurs requêtes. Certaines de ses demandes concernaient les dispositions à prendre après son trépas et d'autres devaient demeurer secrètes.

Selon des témoins dignes de foi, Mocha expira une centaine de jours après son apparition. Juste avant de rendre l'âme, elle propulsa, par son évent, un prodigieux jet de gaz et de gouttelettes d'eau d'une quinzaine de mètres de hauteur. Ce dernier jet fut sans contredit le plus spectaculaire qu'elle ait produit depuis son apparition.

Conformément aux instructions de Mocha, Tacha réquisitionna les services de l'ingénieur Victor Baldwin et celui-ci conçut un scaphandre à sa taille. Dans son équipement de plongée, Tacha ressemblait à un petit crapaud botté de jaune. On descendit lentement le scaphandre dans les entrailles de la baleine. À sa suite, divers instruments de mesure, de l'équipement spéléologique et un kit de survie furent introduits par l'évent.

Pendant les premières années, les rapports de Tacha Baldwin nous sont parvenus avec une régularité exemplaire. La plupart sont aujourd'hui perdus, mais certains avaient, à l'époque, fait l'objet de lectures publiques. Tacha s'y exprimait dans une langue difficile, mais tout de même compréhensible pour la majorité des Baldwin qui avaient écouté le chant de Mocha et avaient cru en saisir le sens.

Ses premières relations étaient explicites. Il y était question des souvenirs intimes de Mocha. Tacha y reprenait des thèmes bien connus de ses fans. Peu à peu, cependant, ses récits devinrent abscons. On entrevoyait des horizons majestueux, des civilisations disparues, des cathédrales de verdure ou des navires aux proportions formidables, capables de se déplacer dans le temps.

Dans l'un de ses derniers messages, elle évoquait la découverte d'un vortex situé près de l'oreille interne de la baleine. Tacha le décrivit comme un tourbillon de lumière liquide aux teintes pastel. Une sorte de portail qui paraissait l'inviter à plonger.

On sait que le décryptage de la seule transcription connue du dernier rapport de Tacha Baldwin a donné du fil à retordre aux récitantes. Le message, presque inaudible, ne dure pas moins d'un siècle périphérique. Les récitantes qui l'ont écouté encore et encore ont cru y déceler des éclats de rire. Des rires d'enfants, affirment-elles. L'interprétation la plus couramment acceptée suggère aussi que Tacha, quelques secondes avant de plonger tête première dans le vortex, aurait entendu l'appel de ses parents.

BOBBY

Ces messages sampitroniques, dont la provenance n'a jamais été divulguée, ont commencé à contaminer les circuits de la sous-commandante Bobby Baldwin dès l'instant où elle s'est portée volontaire pour une mission de reconnaissance dans les zones non répertoriées. Les premiers messages étaient brouillés et rien ne laissait croire qu'il serait un jour possible d'en tirer quelque chose. Leur restitution sous une forme à peu près intelligible aura nécessité, outre le précieux concours des récitantes, la collaboration d'éminents baldwinologues qui ont préféré conserver l'anonymat.

Les circonstances entourant la sélection de cette intrépide jeune femme pour une mission aussi risquée n'ont jamais été divulguées, pas plus que ne l'ont été les conditions précises de son mandat. On présume que l'objectif principal de Bobby consistait à recueillir une preuve de l'existence des enfants lumière ou à découvrir des traces qui auraient attesté leur passage dans nos dimensions.

Si le premier message, par sa légèreté et son appa -
rente ouverture, semble autoriser toutes les inter -
prétations, les communications suivantes montrent
plutôt, de la part de l'instance émettrice, la volonté

évidente de contrôler Bobby Baldwin, voire de la soumettre à un programme très strict de disparition annoncée. Que la sous-commandante Bobby Baldwin ait bel et bien disparu et qu'aucun rapport de sa mission ne nous soit jamais parvenu demeurent des faits ; mais à quoi peut-on s'attendre dans un monde où les faits eux-mêmes ne sauraient être vérifiés ?

Premier message :

Chère Bobby Baldwin,

Vous êtes engagée sans condition pour une période indéterminable. Les zones A 7 à V 72 vous ont été attribuées en exclusivité. Vous rédigez votre ordre de mission au fil de sa réalisation.

Allez-y toute vapeur.

Vous avez toute altitude.

Vous avez carte blanche.

Second message :

À la sous-commandante Bobby Baldwin :

D'après les rapports de géolocalisation, vous êtes dans la merde jusque-là. Nous vous souhaitons beaucoup de bonheur. Cet ordre de mission est prioritaire. Nous répétons : vous avez reçu l'ordre d'être heureuse. Et pas de blague surtout : personne ne doit savoir que nous existons réellement.

Troisième message :

Attention, Bobby Baldwin!

Vous venez d'entrer dans la zone d'ambiguïté. Votre date de péremption n'a pas encore été validée par le Bureau permanent. Présentez-vous à l'endroit même où vous serez le 30 du mois prochain pour une validation de vos systèmes de traçabilité.

Prenez garde ! Les derniers rapports indiquent que vos pieds ne touchent plus du tout le sol.

Vous devrez vous munir des autorisations et lettres d'affranchissement probatoire nécessaires avant de poursuivre votre ascension.

CAPITAINE BALDWIN

Cela faisait des mois que le capitaine Baldwin et son régiment assiégeaient l'Armée de libération du génome. L'ennemi s'était retranché dans le réseau de tunnels et de bunkers creusé au cœur du mont Machapuchare. Les membres de l'ALG se savaient en sécurité : ces souterrains étaient imprenables et ils contenaient d'importantes réserves de boîtes de conserve, de bouteilles de champagne et de préservatifs.

Le capitaine Baldwin et ses hommes encerclaient le complexe et empêchaient quiconque d'entrer ou de sortir du périmètre. Ils avaient reçu l'ordre de tenir cette position et ils la tenaient avec pugnacité depuis le début du conflit.

Baldwin était un petit homme trapu aux épaules surdimensionnées, aux mains larges comme des raquettes de tennis et à l'haleine fétide, qui aboyait des ordres incohérents, souvent contradictoires ; mais ses hommes, non sans motif, l'aimaient et le respectaient. C'est qu'il avait une fois, disait-on, tenu tête à un représentant du Bureau permanent. Celui-ci avait été dépêché sur le front pour annoncer de nouvelles mesures de rationnement si draconiennes et, aux yeux des hommes du régiment, si injustes, que le capitaine Baldwin n'avait pas hésité, le soir même, à organiser un banquet dont le représentant officiel avait, sans doute à son corps défendant, fait les frais. On raconte même que lorsqu'une délégation de

l'Agence vint s'enquérir du fonctionnaire porté disparu, le capitaine Baldwin n'hésita pas à leur répondre, empuantissant de ce fait l'air ambiant d'un souffle aux relents de charogne, que l'individu en question s'était révélé bien peu ragoûtant et que les chiens du régiment en avaient reçu chacun une part.

Les hommes du capitaine Baldwin l'appréciaient à sa juste valeur. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il marchait avec eux, mangeait avec eux, dormait avec eux. Il partageait tout avec ses hommes et ne s'épargnait aucune tâche, même parmi les plus ingrates : il creusait les tranchées ou nettoyait les latrines sans jamais rechigner. À leurs yeux, c'était un homme bon. Inflexible, mais bon. Certains allaient jusqu'à dire qu'ils l'auraient suivi jusqu'en enfer et, d'après les récitantes, c'est ce que firent la plupart d'entre eux.

Toutefois, le capitaine et ses hommes avaient d'amples motifs de frustration. Non seulement l'ennemi s'était-il emparé des bunkers qu'ils avaient excavés à la sueur de leur front, mais il avait l'outrecuidance de les défier en les canardant avec leurs propres munitions. Ils étaient là, ces Baldwin de seconde zone, ces énergumènes masqués ; toute cette racaille se prélassait dans leurs bunkers, pillait leurs boîtes de conserve et festoyait jusque tard dans la nuit en buvant leur champagne. Au mépris de la plus élémentaire prudence, ils allumaient des feux aux entrées des tunnels et faisaient résonner leurs tam-

tams tout au long des nuits sans lune de cet interminable hiver.

Baldwin et ses hommes avaient les nerfs à vif et cela se comprenait. Pendant que l'Armée de libération du génome se livrait au pillage systématique de leurs réserves, ils en étaient réduits à brouter les rares touffes d'herbe et de lichen qui subsistaient autour du camp. Qui pouvait prédire ce qu'il adviendrait d'eux si les vivres venaient à manquer ? La situation était périlleuse et le travail du capitaine Baldwin consistait à s'en inquiéter ; mais il espérait secrètement recevoir enfin l'ordre de donner l'assaut final. Une attaque surprise, de préférence au milieu de la nuit, pendant que ces dégénérés buvaient du champagne et s'adonnaient à l'orgie, leur aurait sans doute permis de reprendre le contrôle du complexe ; mais l'ordre de mission tant espéré ne vint jamais.

Depuis plusieurs semaines, cependant, les tirs avaient cessé. L'attention des hommes s'était relâchée, mais pas celle du capitaine Baldwin. Imperturbable, il observait la montagne en forme de queue de poisson avec sa longue-vue et il éructait à l'occasion des ordres confus : « Nettoyez vos maquereaux ! Retournez vos chemises ! Lubrifiez vos cerveaux ! »

Ses hommes estimaient qu'il était préférable de ne pas poser de questions et continuaient de vaquer à

leurs occupations ; mais à la longue, plusieurs en vinrent à se demander si leur capitaine avait toute sa tête et certains, malgré l'attachement profond qui les liait à leur officier supérieur, songèrent à désertre.



L'attaque de l'ALG eut lieu en plein jour et prit tout le monde par surprise. Ce fut si étrange, si inusité que le capitaine Baldwin se demanda, longtemps après les événements, si ses hommes et lui avaient réellement subi l'assaut de l'ALG. N'avaient-ils pas plutôt été victimes d'une hallucination ou soumis à une expérience scientifique ?

La terre avait tremblé plusieurs fois ; de terribles secousses qui semblaient provenir des entrailles du mont Machapuchare. Aussitôt, le capitaine Baldwin avait donné l'ordre de *grimper dans les rideaux* et ses hommes s'étaient précipités dans les tranchées, les armes à la main.

Fidèle à lui-même, le capitaine donnait des ordres confus qui témoignaient de l'état de délabrement de son cerveau : « Pas de quartiers ! Rentrez vos blancs moutons ! Retroussiez vos appendices ! »

Après plusieurs heures, les secousses cessèrent peu à peu et il y eut une accalmie. Un répit de bien courte durée, puisqu'après, un souffle de feu déferla et recouvrit tout en un instant. C'était un mur de flammes parcourant le monde à la vitesse de l'éclair.

Le paysage se mit à fondre, à se liquéfier comme du métal en fusion et tout sembla se dissoudre dans un chatolement irréel.

C'est à ce moment que le capitaine Baldwin perdit conscience. Il se retrouva dans un environnement aquatique. Autour de lui nageaient des créatures évanescentes et joueuses qui émettaient des cliquetis saccadés ressemblant à des rires d'enfant. Il se sentait bien, mais il se rendait compte que son esprit délirait. Et surtout, il savait qu'il demeurerait à jamais prisonnier de cette rêverie s'il ne se forçait pas à rouvrir les yeux.

Il mit un certain temps à émerger. Quelques minutes ou quelques heures, peut-être des jours entiers. Quand il reprit conscience, rien n'avait vraiment changé : le paysage était à peine plus sinistre qu'avant le mur de feu. L'atmosphère était saturée de cendres qui virevoltaient un moment avant de retomber sur le sol.

Le mont Machapuchare trônait toujours sur le plateau himalayen, sa queue de poisson semblait intacte. Seulement, et le pauvre capitaine Baldwin avait bien du mal à le croire, les hommes de son régiment avaient disparu jusqu'au dernier. Il était seul.

Il essaya de rassembler ses esprits et de se remémorer la séquence des événements :

« En face de nous, l'ennemi se terrait dans le complexe souterrain. La faim et le froid nous dévoraient, mes hommes et moi ; mais ils étaient là, eux, planqués dans les tunnels que *nous* avions creusés. Ils se

prélassaient dans *nos* bunkers bien approvisionnés en boîtes de conserve et buvaient *notre* champagne. Mais peut-être que ma mémoire donne le signal qu'elle est sur le point de flancher. Peut-être que j'enjolive mes souvenirs, que nos bunkers étaient froids et inhospitaliers, lugubres même ! Et peut-être que, tout comme nous, les membres de l'Armée de libération du génome croupissaient dans leurs excréments depuis des mois. Peut-être qu'ils se cramponnaient à leurs armes et que, tout comme nous, ils attendaient un ordre d'assaut qui ne venait pas.»

Le capitaine tire sa longue-vue de la poche de sa veste et scrute longuement les flancs du Machapuchare. Il ne s'y passe rien d'anormal. Rien ne bouge du côté ennemi. Même les nuages semblent immobiles. Ils forment de petits attroupements paisibles et semblent figés dans leur course comme s'ils attendaient, eux aussi, l'ordre de charger. Et c'est alors qu'il les voit : des lueurs frémissantes, qu'il décrira plus tard comme des langues de feu, s'élèvent lentement de la base de la montagne jusqu'au sommet. Parmi elles, le capitaine Baldwin n'a aucun mal à reconnaître certains de ses hommes et plusieurs membres de l'Armée de libération du génome. Une tristesse infinie s'empare de lui tandis que les lueurs tournoient, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Elles semblent s'unir dans une danse autour de la cime du Machapuchare.

Il ne sait d'où vient ce sanglot qui lui reste accroché au fond de la gorge. Il ignore ce qu'il doit faire : alerter le quartier général ou marcher vers la montagne pour rejoindre ses hommes.

Les langues de feu prennent de l'altitude. Elles brillent si intensément qu'il peut maintenant les observer à l'œil nu. Elles montent et encore, puis disparaissent.

« Mangez vot' main, gardez l'aut' pour demain. Mangez vot' pied, gardez l'aut' pour danser. »

TAKASHI

La vie est dure sur l'Altiplano, elle l'a toujours été. L'abri de Takashi fait une tache sombre au milieu du Salar de Uyuni, ce désert blanc, le fond d'un lac salin évaporé depuis des milliers d'années. Il n'y a que des lignes pures, ici. Le ciel est un miroir dans lequel se mire le sel millénaire. Une enclume suspendue dans le vide. Un monde insensible et inaltérable.



L'informe carcasse métallique s'était beaucoup détériorée depuis que Takashi Baldwin l'habitait. On était plus que jamais dans l'impossibilité de déterminer l'origine de la structure. Était-ce une carlingue d'avion, un conteneur à déchets ou un autobus scolaire? Certains indices laissaient croire qu'il pouvait s'agir d'un amalgame des trois, mais rien ne prouvait cette hypothèse, ni les traces éraillées de peinture jaune, ni l'odeur nauséabonde qui en émanait, ni même les parois de tôle éventrées qui évoquaient vaguement les ailes d'un avion cargo.

Ce jour-là, Takashi ne s'attendait pas à recevoir de la visite. La forme, qui n'avait été au début qu'un point flou à l'horizon, avançait pourtant inexorablement vers lui et grandissait peu à peu. Takashi le savait d'expérience, le nouveau venu devait cheminer

lentement sous le soleil cuisant et le désert de sel pouvait à tout moment avoir raison de ses dernières forces et le réduire à néant. Lorsque Takashi reconnut l'individu qui se traînait vers sa demeure, il se prit d'ailleurs à regretter que cela ne se soit pas produit : c'était son propriétaire.

— Oh non ! Pas lui ! s'exclama Takashi tout en se remémorant les centaines de chèques sans provision qu'il lui avait expédiés depuis son installation.

La jouissance du lieu, depuis son plus jeune âge, lui garantissait peut-être une certaine forme de protection contre les manœuvres déloyales d'un propriétaire avare et colérique. Au moins se sentait-il en droit de l'espérer. Mais c'était sous-estimer le bonhomme et il n'allait pas tarder à l'apprendre à ses dépens.

Le propriétaire de Takashi était un petit homme rougeaud aux yeux exorbités et injectés de sang. De loin, il brandissait ses ridicules petits poings et vomissait des insultes dont Takashi ne percevait que des bribes.

Takashi eut assez de sang froid pour s'avancer vers le propriétaire belliqueux en brandissant un drapeau blanc dans l'espoir d'apaiser sa colère. Les Baldwin se retrouvèrent bientôt nez à nez au milieu de l'Altiplano. Le proprio était crasseux et ses vêtements étaient en lambeaux. De son crâne aux cheveux épars, comme de la couronne d'un saint homme, s'élevait une cendre fine et blanche chaque fois qu'il remuait la tête.

Takashi agita stupidement son minuscule drapeau blanc sous le nez du proprio et fut dans l'embarras lorsque celui-ci lui répondit par la bouche de son avocat, judicieusement dissimulé dans la poche intérieure de sa veste.

— Vous êtes en défaut de paiement depuis trois siècles périphériques et nous allons devoir procéder à votre éviction, siffla l'avocat du haut de son perchoir.

Takashi la trouvait bien bonne, celle-là ; mais le propriétaire n'était pas d'humeur à rire et, de fait, il ne riait pas.

L'avocat ne mesurait pas plus de quelques centimètres, mais sa voix de stentor portait à des kilomètres et se répercutait en écho à travers la cordillère des Andes.

— Nous allons devoir procéder à votre relocalisation définitive. Ne faites pas d'histoires, c'est dans votre intérêt, renchérit le minuscule avocat, et sa voix tonitrua bien au-delà du salaire et des montagnes environnantes.

À bien l'écouter, Takashi se dit tout de suite que quelque chose clochait dans la voix de cet avocat : il y avait de la distorsion, et en plus, le mouvement des lèvres de l'avocat n'était pas synchronisé avec sa voix, un peu comme si le système d'amplification, sans doute dissimulé sous la veste en lambeaux du propriétaire, restituait faussement le signal sonore. Takashi ne s'en alarmait pas, mais il restait néanmoins sur

ses gardes. Il avait déposé son drapeau blanc et se tenait en position de défense. L'avocat gesticulait et le propriétaire battait lentement en retraite.

À un moment, des lignes blanches grésillèrent et l'image de l'avocat se brouilla. En voyant cet avocat tout flou, Takashi se souvint des écrans d'autrefois et des images oniriques qui avaient précédé l'endocritinement des masses. Puis, la voix de l'avocat se tut subitement et il enchaîna avec de nouvelles invectives, inaudibles celles-là, juste avant de disparaître dans un flash.

Oups ! Zappé, l'avocat !

Le propriétaire en fut troublé, il rougit de manière alarmante, enleva sa veste et la piétina rageusement.

— Saloperie ! Me faire ça à moi, après toutes ces années !

Dépité par la piètre performance de son avocat virtuel, le propriétaire s'affala sur le sel comme une poupée de chiffon. Prostré mais furieux, incapable de remuer le petit doigt, il fixait au loin les sommets qu'il avait conquis les uns après les autres au fil des ans, fulminant dans sa barbe clairsemée et poussiéreuse.

Takashi eut pitié de lui. Il insista pour le ramener dans son abri et lui offrit même une tasse de son fameux thé de roches. Le propriétaire fut ému d'autant de considération.

— Je m'appelle Chandu, Chandu Baldwin, balbutia-t-il quelques heures plus tard en acceptant le bol de thé de roches bien tiède que Takashi lui tendait.

Il allait ajouter : « Pour vous servir », mais il se souvint de son statut de propriétaire et de l'indubitable dignité associée à son rang. Presque aussitôt, accablé tout autant par la fatigue du voyage que par la déconvenue de son avocat de poche et l'accueil cordial que lui accordait malgré tout son locataire, il éclata en sanglots.

— Allons, allons, fit Takashi en lui tapotant gentiment l'épaule, ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas, des choses désagréables, certes, mais qui peuvent arriver à n'importe qui, n'est-ce pas. On vous aura sans doute refilé un avocat viral.

— Vous voulez dire véreux ?

— Non, non. Viral. Comme dans la chanson.

Ils en restèrent là. Chandu était largué. Il buvait son thé de roches à petites lampées, jetant parfois un regard inquiet en direction de Takashi dont il redoutait peut-être qu'il ne se lance dans un discours hermétique et décousu sur le thème des avocats viraux, ou pire, qu'il n'entonne un chant patriotique ou révolutionnaire. Mais Takashi se contentait d'observer le nouveau venu, un léger sourire aux lèvres. Il se disait peut-être, malgré l'évidente maigreur du propriétaire, que cette visite impromptue signifiait que les jours de disette étaient révolus. Mais peut-être aussi était-il simplement heureux d'avoir un peu de compagnie.

Les journées sont courtes sur l'Altiplano, mais les heures s'étirent sans fin et la nuit tombe sans prévenir : les ombres s'allongent et crac ! Un lourd couvercle de fonte semble tomber sur le toit du monde et le recouvre de ténèbres.

Pendant la nuit, par intermittence, réapparaissait l'avocat. Il émergeait de la poche intérieure de la veste de Chandu et vociférait diverses accusations incompréhensibles, puis battait en retraite sans le moindre avertissement : la projection se brouillait et s'éteignait dans un flash. Chandu en était mortifié, mais il ne bronchait pas, acceptant comme une fatalité l'ineptie de son avocat et les humiliations répétées qu'il lui faisait subir.

Au matin, ces deux Baldwin n'étaient pas très frais. Ni l'un ni l'autre n'avaient fermé l'œil de la nuit et sans doute avaient-ils abusé du thé de roches de Takashi. Quoi qu'il en soit, c'est la bouche pâteuse et le cœur au bord des lèvres qu'ils reprirent la négociation où ils l'avaient laissée la veille.

Chandu avait retrouvé une certaine contenance et s'était même autorisé à inspecter les lieux. Il avait passé sous silence l'état de délabrement manifeste de l'habacle, mais s'était montré pointilleux sur le manque de propreté des lieux, qu'il estimait être la responsabilité de Takashi.

Il fit ensuite valoir que l'abri était la propriété de sa famille depuis des temps immémoriaux.

— Depuis le jour de l'élection du dernier gouvernement, martelait-il en tapant sur la carlingue de ses petits poings saugrenus.

Takashi n'en avait cure et demeurait imperturbable.

Le propriétaire exhiba fièrement un document illisible et à moitié déchiré, couvert de pattes de mouche et de tampons officiels. Il pointait d'un doigt vindicatif les passages qui lui semblaient révélateurs ou qui revêtaient une certaine importance à ses yeux, mais il s'agissait le plus souvent de taches d'huile ou de sécrétions d'origine incertaine. Péremptoire, le propriétaire insistait pour que Takashi reconnaisse la légalité de ce torchon. Selon lui, ce document lui garantissait la propriété et l'usufruit, non seulement de la carlingue habitée par Takashi, mais aussi des territoires qui s'étendaient autour d'eux à perte de vue. Il tournait sur lui-même, les bras en croix, comme pour englober la totalité du Salar de Uyuni, d'une blancheur aveuglante ; puis il les ramenait sur sa poitrine comme s'il venait d'embrasser le paysage entier pour lui manifester son attachement.

Les explications de Chandu étaient confuses. Il aurait bien profité d'un petit coup de pouce de son avocat de poche, mais la pile de celui-ci était complètement à plat. Il pouvait bien actionner frénétiquement le bouton de démarrage du projecteur dissimulé dans la poche intérieure de sa veste, l'avocat ne se montrait plus.

Il ne se montra d'ailleurs plus jamais. Sur ce point précis, les récitantes sont unanimes et l'ont toujours été.

La négociation se poursuivit pendant plusieurs jours. Takashi fit preuve d'une patience exemplaire, mais il finit par comprendre ce que le propriétaire essayait de lui faire admettre. C'était bien simple : il prétendait posséder une concession minière sur l'ensemble du territoire et entendait bien l'exploiter.

Il s'agissait d'un gisement de lithium, peut-être l'un des plus importants au monde. Ce que Chandu ignorait et que Takashi se garda bien de lui révéler, c'est que la corporation qui lui avait cédé ses droits avait elle-même si bien surexploité ce gisement à l'époque turbolibérale qu'il ne devait plus rester que quelques grammes du précieux minéral.

Mais à quoi bon décevoir Chandu ? N'avait-il pas été suffisamment éprouvé par ses récents déboires ? L'épuisant périple, l'inopportune défaillance de son avocat, l'humiliation ressentie par un homme mûr confronté à la désillusion et, enfin, l'échec si prévisible de toutes les démarches qu'il avait entreprises afin de faire reconnaître ses droits sur ce paysage inhospitalier ; tout cela n'inspirait-il pas une forme de respect ?

Cependant, plus Chandu insistait pour faire valoir ses droits d'exploitation minière, plus il devenait vindicatif et coléreux, et moins Takashi se sentait enclin à le chouchouter.

Il y avait des limites à tout, même au bon sens.

Takashi n'était pas du genre à se laisser abattre. Il en avait vu d'autres. Quand on a vécu si longtemps seul sur l'Altiplano, au milieu d'un désert de sel de plus de dix milles kilomètres carrés, quand on a souffert deux périodes glaciaires, autant de réchauffements climatiques et un mégatsunami, bref, quand on a subi des privations si sévères qu'elles sont difficiles à imaginer, même pour un Baldwin, et qu'on se retrouve en face d'un propriétaire aussi arrogant, ma foi... même les plus endurcis viennent à flancher.

À la fin, les prétentions de Chandu lui parurent si déraisonnables qu'il renonça à l'engraisser selon l'usage établi et se décida à le consommer sans préavis.

MAÎTRE BALDWIN

Quand survint la catastrophe annoncée, Maître Baldwin fut le premier et le dernier à prendre refuge dans la grotte insalubre que les sept membres de la secte avaient pompeusement baptisé *le Temple* : « Tu te dis qu'un jour ton vieux cœur de polymère va lâcher et que tu vas te retrouver avec les autres, sous trois cent mètres de granite préislamique. Mais tu sais que le cœur de l'Agence, lui, ne lâchera jamais. Personne n'en doute, ni les membres de l'Agence qui ne savent pas qu'ils en font partie, ni ceux qui ignorent tout de ses activités, pas même les récitantes responsables de sa déconvenue. »

Au fond de la grotte, personne ne bougeait au début. L'air était irrespirable. Les sept membres de la secte dormaient les uns sur les autres dans un grand désordre. Quelqu'un aurait pu dire que c'était la preuve de leur dévotion à une cause qui les dépassait. Le grondement incessant des machines du huitième niveau berçait peut-être leurs rêves, s'ils rêvaient.

Dans les rêves des membres de la secte, des forfaits voyages en formule tout inclus étaient offerts : de nombreuses destinations exotiques les attendaient, des séjours paradisiaques, des chambres climatisées,

des plages véritablement infinies s'avançaient vers une mer couleur émeraude.

De temps à autre, un Baldwin s'éveillait. Sa surprise ne durait qu'un instant. La réalité était bien décevante. Les ordures s'amoncelaient à l'entrée du Temple et en bloquaient l'issue.

Natasha frictionnait ses paupières avec le dos de ses mains, comme ceci, utilisant ses jointures calleuses pour masser son petit visage endolori ; puis elle laissait traîner son regard sur la masse indistincte de corps nus et enchevêtrés de laquelle s'élevaient de forts relents de foutre et d'urine, de sueur et de sang. Un bras bougeait parfois, une jambe remuait, une tête se renversait, quand ce n'était pas le sursaut frénétique d'un bassin douloureux tâtonnant à la recherche de plaisir ou n'importe quel signe pouvant laisser croire que la vie était à l'œuvre ici.

« Pas besoin d'en faire tout un plat, se disait-elle, nous sommes indécrottables. »

Ce désœuvrement plaisait beaucoup aux membres de la secte. Mais ils négligeaient depuis trop longtemps leurs tâches administratives ; et Maître Baldwin — qui ne s'inquiétait de rien d'habitude — en vint rapidement à souhaiter l'élection d'un nouveau conseil d'administration, plus dynamique et, disons-le, moins porté sur la chose.

Pour procéder à l'élection de ce nouveau conseil d'administration, Maître Baldwin aurait souhaité avoir davantage de curriculum vitæ sous la main. Des

Baldwin compétents et dignes de ce nom se lèveraient-ils enfin ? Porteraient-ils un idéal de liberté sur leurs têtes ébouriffées, telle une couronne de gloire ou la marque d'une nouvelle poudre à lessive ? Maître Baldwin demeurerait sceptique.

À l'époque dont je parle, il se produisit néanmoins un événement digne de mention qui semble contredire l'apathie ordinaire des membres de la secte. Ils décidèrent, à l'issue d'un vote secret, d'entreprendre de grands travaux. Cette initiative révolutionnaire fut baptisée le Chantier de l'Amour et devait s'inspirer de rites anciens. On projetait de commencer par une campagne de salissage sans précédent : toutes les instances administratives seraient dénoncées, à commencer par la Maison Universelle, pourtant réputée infaillible. Le conseil d'administration, jusqu'alors composé des sept membres de la secte, fut démis de ses fonctions et on alla jusqu'à proposer l'élection d'un Grand Inquisiteur qui ferait office de Gardien de la Foi.

Les ordures du fond de la grotte seraient repoussées vers l'avant où elles finiraient par bloquer entièrement l'unique accès au Temple. Un certain Gregor fit alors remarquer que l'entrée de la grotte était déjà entièrement obstruée, et cela depuis si longtemps qu'on avait presque oublié à quoi l'extérieur ressemblait. Les membres de la secte ne s'en faisaient pas trop avec ça et la plupart d'entre eux étaient

d'avis qu'on ne touche plus à rien et qu'on se rendorme.

Maître Baldwin dut en convenir : d'une façon générale, les Baldwin endormis causaient beaucoup moins de dégâts que les Baldwin éveillés. De plus, tous admettaient qu'ils seraient en parfaite sécurité tant et aussi longtemps que l'entrée de la grotte demeurerait bouchée. Mais c'est Maître Baldwin en personne qui se mêla de les contredire : « Sans air, dit-il de sa voix de corbeau, vous allez tous crever ! »

On en vint bien vite à se questionner sur l'utilité du Chantier de l'Amour. La transgression des règles sociales avait ses limites. On ne pouvait pas repartir à zéro. Même le salissage rituel et les perversions qui en résultaient ne semblaient pas convenir à tout le monde. Ce qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper, c'est qu'à l'issue de cette expérience, ces Baldwin eurent la nette impression d'avoir tout essayé et d'être allés jusqu'à l'extrême limite de l'horreur et du dégoût.

Les troubles commencèrent lorsque Natasha prit l'initiative de lécher avec application les plaies dont, à l'instar des autres membres de la secte, elle était entièrement couverte. Quelques grognements, protestations d'usage et gonflements de narines s'ensuivirent. Ces manifestations prirent de l'ampleur, cependant. La bagarre éclata bientôt et ils ne furent plus en mesure, ni les uns ni les autres, de dire quelle main,

quelle jambe, quel mamelon, quel appendice était mordu, ni quelle mâchoire se rendait coupable.

Le Chantier de l'Amour fut donc un échec. La nature révolutionnaire de cette croisade semblait pourtant la destiner au succès, mais c'était sans compter sur l'incapacité des Baldwin à faire le moindre compromis.

Si la plupart des récitantes blâment le conseil d'administration de la secte pour ce cuisant revers, certaines n'hésitent pas à rejeter la faute sur Maître Baldwin. Celui-ci, toujours discret et réservé, se retint de faire quelque commentaire que ce soit. Il lui aurait été facile de pointer du doigt la Maison Universelle, de l'accuser d'un silence méprisant à l'égard de la secte et d'être ultimement responsable de sa déchéance ; mais jamais il ne mit la Maison Universelle en cause, jamais il ne l'accusa. Ses soupçons se portèrent plutôt vers le Bureau permanent : il subodorait qu'un agent double avait pu infiltrer la secte avant même son installation dans le Temple.

Les membres de la secte se rendormaient un à un. Dans le désordre qui leur était si familier, ils dormiraient tout au long de l'ère glaciaire qui débutait alors. Mais Maître Baldwin, lui, resterait éveillé. Il se tiendrait bien droit sur son perchoir et veillerait sur le sommeil des membres de la secte sans jamais fermer l'œil.

« Oui, se dit Maître Baldwin en lissant ses plumes noires avec son bec recourbé, il n'est pas impossible

que la secte ait été téléguidée par un transfuge depuis le tout début.»

Il balaya cette pensée en clignant des yeux.

Maintenant que ces Baldwin avaient appris à vivre ensemble, il ne leur restait plus qu'à se préparer à mourir ensemble. En principe, ça n'aurait pas dû être bien difficile. Il leur suffisait d'attendre. Mais, comme le Maître l'affirma plus tard, ces Baldwin avaient la nuque raide et il n'était pas question qu'ils quittent le Temple avant d'avoir effacé toute trace de leur passage.

C'est la raison pour laquelle on peut estimer que, selon toute vraisemblance, ils y croupissent encore de nos jours.

BOBBY

Septième message :

Bobby, où es-tu? Il paraît que tes transmissions sont brouillées et que plus personne à l'Agence n'arrive à te localiser.

Ici, personne n'a bougé depuis ton départ. Nous sommes toujours sept, comme il se doit ; mais quelqu'un a récemment parlé d'inclusion périphérique et la possibilité de nous reproduire a même été évoquée à quelques reprises.

Nous avons reçu la visite d'un inspecteur qui n'était ni répliquable, ni d'accord pour être mangé et qui s'est néanmoins avéré délicieux. Quelqu'un a dit que son message de détresse comportait un ou deux passages émouvants, mais que dans l'ensemble, c'était du mauvais feuilleton.

Nous avons échangé son badge d'inspecteur contre les moulins à prières d'un moine itinérant qui ne s'est pas informé de la provenance du badge et qui est reparti en dansant de joie, ravi de son acquisition.

On voulait le laisser filer, mais Gregor a eu l'idée de se mettre à ses trousses. Il l'a ramené juste à temps pour le dîner. Nous avons donc récupéré la masse

critique de l'inspecteur, de son badge et du moine qui avait cru l'acquérir à si peu de frais.

Quant aux moulins à prières, ils prient sans cesse et sans qu'on sache ni pourquoi ni pour qui. Certainement pas pour nous. On les a installés à l'entrée du Temple et quand le vent souffle, ils tournent à toute vitesse. Ils grincent si fort en priant qu'ils nous empêchent de dormir.

Quand tu déplieras cette lettre, fais bien attention : la petite raclure brunâtre est en fait un morceau de feuille séchée trouvé au pied du seul arbre valide de la zone Z 37. L'arbre a raconté que ses feuilles ont des vertus, mais il n'a pas précisé lesquelles. Je te la confie, cache-la bien. Nous y goûterons ensemble quand tu reviendras.

Ta Natasha

ANOUK

Dans le ciel de Las Vegas, le soleil n'a jamais été si désespérément victorieux. Devant le Bellagino, dans l'immense bassin de la fontaine symphonique où l'on pouvait jadis contempler des jets d'eau chorégraphiés d'une centaine de mètres de hauteur, quelques lézards se prélassent. Dans la Sierra Nevada, d'Indian Springs à Caliente, les nappes d'eau souterraines ne sont plus qu'un lointain souvenir. Même les cactus semblent assoiffés sur cette terre abandonnée des hommes et délaissée par tout le reste.

Anouk Baldwin, l'inflexible croupière du Bellagino, actionne la roulette mille quatre cent quarante fois par jour. « Les jeux sont faits. Rien ne va plus. » Son sourire en dit long : grâce à elle, la banque n'a jamais perdu un kopeck. Les machines clignotent et font un vacarme apocalyptique, mais la salle de jeux est déserte. Anouk n'a qu'un client, un certain Yahya.

Depuis le jour de l'élection du dernier gouvernement, le verre de Yahya Baldwin est vide, encore plus vide que ses orbites de joueur invétéré. Son gosier est plus sec que la Sierra Nevada.

Mais Anouk est sereine. Elle dit : « Nous continuerons à faire ce que nous avons toujours fait jusqu'à la toute fin et même bien au-delà. Nous persistons à

exécuter les tâches complexes pour lesquelles nous avons été formés. Nous les accomplissons mécaniquement, sans penser à rien, au moyen d'outils désuets dont nous avons oublié à la fois l'utilité et le mode de fonctionnement. Que pourrions-nous faire d'autre ? »

C'est pourquoi, dans l'immense salle de jeux du Bellagino, la roulette tourne.

« Faites vos jeux ! Faites vos jeux ! »

Pour la six cent soixante-seizième fois aujourd'hui, Anouk fait tourner le cylindre de la roulette et lance la boule dans le sens inverse.

La bille blanche fait plusieurs tours pendant que Yahya, perché sur son tabouret, un moignon de cigare *totalmente a mano* au coin des lèvres, dépose sa mise sur la table. Quatorze et rouge. Cela fait des décennies qu'il pousse cette martingale. Il avance des sommes colossales, mais il sait qu'à la longue, il ne peut pas perdre. Son cigare s'est éteint, mais il empeste quand même. À moins que ce ne soit Yahya lui-même qui empuantit l'air ambiant. Il ressemble à une momie qu'on aurait embaumée à la va-vite. Sa peau est si sèche qu'elle se détache par plaques grises qui sont réduites en fine poussière avant de toucher le plancher du casino.

Il y a plusieurs années — Anouk s'en souvient comme si c'était hier —, le bras droit de Yahya était si desséché qu'il s'est subitement détaché de son épaule, dans un craquement sec, et est allé rejoindre les cendres de son cigare sur le tapis rouge de la salle de jeux.

Il s'y trouve toujours.

La bille d'ivoire tourne. Anouk reste de glace.

« Les jeux sont faits ! Rien ne va plus ! »

Yahya ne quitte pas la bille des yeux. Son cœur de momie s'embrase du feu de la convoitise. Il croit pouvoir reconquérir la douce pulsation de la vie. Il se voit déjà au bord de la piscine, entouré d'une horde de jeunes femmes évoluées. Conséquence : il se retrouve aux prises avec une monstrueuse érection, impossible à dissimuler, d'une évidence à faire rougir les cactus.

L'exaspération se lit maintenant sur le visage d'Anouk. Elle craint que le membre viril de Yahya en vienne à tomber, lui aussi. Elle s'effare à l'idée de le voir se détacher de son entre-jambe dans un craquement lugubre et rejoindre la cendre du cigare sur la moquette rouge du Bellagino, tout comme le fit le bras droit des années plus tôt.

La roulette ralentit enfin, la bille frétille et se niche bientôt dans l'une des cases numérotées.

« Quatorze rouge perd et manque. »

Pendant quelques secondes, ni Anouk ni Yahya ne réalisent l'énormité de la situation.

Yahya a fait sauter la banque.

Dorénavant, plus personne ne mangera à sa faim, on sera tous endettés à l'os, le bonheur sera obligatoire et il faudra, quoi qu'il en coûte, faire taire les dissidents. Yahya se voit déjà Président à vie. Puis il se dit que non, le boulot de Président est ingrat, indigne de ses capacités, et qu'il vaudra mieux embaucher un figurant, comme cela s'est toujours fait.

D'un geste prompt qui trahit son irritation, Anouk pousse vers Yahya les jetons de plastique qui constituent ses gains faramineux. Yahya n'a d'yeux que pour son trésor. Il le couve d'un œil attendri. C'est une panacée. Mieux que l'or, sa représentation : du plastique ! La peau de Yahya est tout à coup moins grise. Il ressemble presque à un être vivant.

Et cette érection qui s'éternise !

D'une certaine façon, c'est le triomphe de Yahya. Le succès prévisible de sa martingale, le résultat tangible de son obstination. Mais cela ne dure que le temps d'un refrain.

Arrive ensuite ce qui doit arriver : sous le regard impartial d'Anouk, la queue de Yahya se calcifie, casse et se répand sur le tapis rouge de la salle de jeux du Bellagino, tout comme des années plus tôt son bras droit.

Yahya se penche et s'examine pour constater l'ampleur des dommages collatéraux. Il sait que son ambition présidentielle est compromise. Il relève la tête et se concentre sur la suite.

«Faites vos jeux ! Faites vos jeux ! Les jeux sont faits ! Rien ne va plus !»

TARA ET BEVINDA

Avant d'entreprendre le voyage légendaire qui les rendit célèbres, Tara Baldwin et Bevinda, sa voisine de palier, avaient exigé des cordes. Mais il fallait qu'elles répondent à des normes strictes. Tout d'abord, elles devaient être assez longues et assez résistantes pour les contenir toutes les deux. Mais aussi, afin de complaire à un caprice de Tara, elles devaient être rouges.

Les cordes furent donc livrées le trente-sept novembre de l'année suivante. Elles étaient rouges, ce qui eut l'heur de plaire à Tara. Des cordes vertes auraient sans doute pu lui convenir — d'autant que le vert correspondait parfaitement à son état d'esprit —, mais les cordes étaient rouges et, vraiment, Tara s'estimait comblée par ces cordes aussi rouges qu'elle était en droit de l'espérer.

Il fallut d'abord démêler les innombrables nœuds qui s'étaient formés dans les cordes pendant l'expédition. Cette activité occupa Tara et sa voisine tout au long de l'automne et des interminables nuits d'hiver qui suivirent. Elles s'installaient sous la couette, se racontaient des histoires, se roulaient en boule et démêlaient patiemment la pelote.



Tara vivait seule sous le grand escalier. Mais de temps à autre, Bevinda oubliait sa brosse à dents chez elle. Cela n'avait rien d'une manœuvre de diversion. Peut-être qu'inconsciemment, la voisine de Tara cherchait à prouver son existence de manière formelle. Sa brosse à dents faisait à la fois figure de preuve circonstancielle et d'alibi. De preuve circonstancielle dans la mesure où elle attestait de son passage, si furtif soit-il, sous le grand escalier ; et d'alibi, puisque rien ne laissait croire qu'elle l'avait bel et bien utilisée à un moment ou à un autre, que ce soit pour se brosser les dents ou dans un dessein beaucoup plus intime qui consisterait, par exemple, à polir les cordes de façon à leur conférer cette souplesse que Tara appréciait tant.

Bevinda aurait fait n'importe quoi pour exister de manière plus concrète.



C'est sous le grand escalier qu'on découvrit la bicyclette de Tara. Rouge, elle aussi. Il fallut d'abord la dégager de l'énorme bloc de glace dont elle était prisonnière. On procéda au moyen d'incantations, d'huiles bouillantes et de jets de vapeur ; mais devant l'ampleur de la tâche, on se résigna à utiliser un chalumeau. La bicyclette rouge de Tara, une fois dégagée, se révéla rongée par la rouille. Mais ni Tara ni

son amie ne s'en formalisèrent. Elles furent aussitôt saisies d'une irrépressible envie d'enfourcher la bicyclette et d'entreprendre le périple insensé auquel elles se préparaient depuis si longtemps.

Le rapport précise qu'elles furent toutes les deux ficelées sur la bicyclette au moyen des cordes rouges qu'elles avaient si patiemment démêlées tout au long de l'hiver précédent. Personne ne se fit prier bien longtemps et Tara ainsi que sa voisine furent ligotées à leur bicyclette rouge en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Plusieurs témoins ont affirmé qu'au moment du départ, Tara et son amie étaient si bien encordées qu'on ne pouvait plus les distinguer. Dans cet écheveau rouge sang, qui de Tara ou de Bevinda tenait le guidon? Qui pédalait à perdre haleine? Qui haletait comme au terme d'une course folle, alors qu'elles venaient tout juste de s'élancer sur la piste enneigée? De Tara ou de sa voisine, laquelle bandait ses muscles et arquait son corps comme sous la pression d'une volonté surhumaine? Laquelle expulsait l'air de ses poumons par saccades, soufflant des nuages de condensation dans lesquels on en vint bien vite à les perdre de vue?

Les récitantes l'ignoraient.

C'est sans doute la raison pour laquelle on n'imagina plus Tara et sa voisine que pédalant, pédalant nuit et jour, sans relâche; et qu'on en vint, de manière progressive et insidieuse, à les considérer comme une seule entité.

Au début du parcours, la population s'était massée de part et d'autre de la piste et encourageait les cyclistes. Mais bientôt, les supporters se firent moins nombreux et la foule se dispersa. Chacun retourna à ses affaires et nos valeureuses cyclistes poursuivirent seules leur chemin vers des régions de plus en plus inhospitalières.

Ficelées comme elles l'étaient sur leur bicyclette rouge, de nombreux dangers guettaient nos héroïnes. Des miliciens quadrillaient les steppes orientales. Et c'était sans compter les meutes de loups qui sillonnaient ces zones, elles aussi à la recherche de proies faciles.

Elles auraient très bien pu inspirer la compassion. Toute la compassion du monde. Ou ce qu'il en restait. S'il en restait. Mais ce qu'elles inspiraient plutôt à leurs admiratrices, c'était un profond désir de liberté. À les voir s'engager corps et âme dans une aventure aussi hasardeuse, plusieurs eurent envie de les imiter et de suivre leurs traces ; mais sur le parcours emprunté par nos deux révolutionnaires, la plupart des récitantes se sont montrées avares de précisions. Une chambre à air découverte sur les rives du Nil avait alimenté la rumeur d'un transfuge africain, mais la preuve de leur passage sur ce continent restait à démontrer.

Selon certaines récitantes, le plus sûr moyen de les suivre à la trace était de s'en remettre aux abeilles. Elles avaient commencé à butiner les lèvres des cyclistes dès les premiers jours de leur périple. Ainsi, la chevelure de Tara abritait-elle maintenant une

ruche d'abeilles sauvages. Cela faisait forte impression sur les voyageurs désœuvrés qui avaient la chance de les croiser : ces femmes amoureuses, liées l'une à l'autre par des kilomètres de cordes rouges, pédalant à perdre haleine sur des routes peu fréquentées, environnées d'une nuée d'abeilles s'affairant à polliniser les rares végétaux qui subsistaient dans ces régions désertiques, offraient un spectacle à nul autre pareil.

D'après ces mêmes récitantes, tout porte à croire que la sous-commandante Bobby Baldwin eu un jour cette opportunité et que sa rencontre avec nos hérétiques fut un tournant décisif dans son parcours atypique. Pour un temps, elle se serait même intéressée à leur cause au point d'en oublier sa propre mission :

« De ces femmes à bout de souffle, se dégageait une odeur suave et sucrée ; un mélange de sueur et de miel sauvage qui n'était pas sans rappeler l'origine du monde. Je peux affirmer les avoir, dans mes bras blancs, accueillies comme des gerbes de fleurs. Je les déposai sur un lit de mousse, au bord d'un lac sombre qui se consumait tel un brasier furieux. Je déroulai les cordes une à une, révélant peu à peu leurs chairs palpitantes et meurtries. Des milliers d'abeilles bourdonnaient autour de nous et, comme saisies de démence, s'abreuvaient de tous les nectars. Je compris bientôt qu'un miracle s'accomplissait sous mes yeux. Une fois le cocon de cordes dénoué, ce que j'eus devant moi ressemblait à une chrysalide. Je ne saurais le dire autrement. Bevinda, Tara, et même la bicyclette rouge avaient disparu ; ne restait entre

mes bras tremblants d'émotion qu'une chrysalide
enfin prête à se transformer. »

ANGELICA

On a récemment exhumé, lors de fouilles effectuées secrètement dans la zone G 22, un squelette admirablement bien conservé et d'une taille spectaculaire.

Les examens préliminaires sont formels : il s'agit d'un individu de sexe féminin mesurant trois mètres quatre-vingt-cinq.

La femme de quatre mètres, que plusieurs baldwiniologues ont déjà surnommé Angelica, a été découverte dans des circonstances dignes d'un roman d'espionnage ou de science-fiction des siècles périphériques : un certain Hans Baldwin, petit revendeur de drogue à la retraite, serait inopinément tombé sur la sépulture en creusant une piscine dans son jardin.

La découverte a été annoncée au moyen d'un tract anonyme qui émanait peut-être du Bureau permanent ou de l'une de ses filiales. Ce communiqué laconique ne révélait pas grand-chose, si ce n'est ce qui vient d'être dit : nous avons affaire à un individu de sexe féminin mesurant trois mètres quatre-vingt-cinq.

À l'annonce de cette nouvelle, les commentaires les plus farfelus se sont multipliés et ont circulé dans les milieux les mieux informés. On a pu dire et entendre, entre autres élucubrations, qu'Angelica était dotée d'une paire d'ailes d'une envergure phénoménale, avoisinant les douze mètres.

C'est, en tout cas, ce que disent les récitantes ; mais comment savoir si elles disent vrai ? Même si l'expérience a maintes fois démontré qu'il vaut mieux s'en remettre à leur version malgré des comptes rendus souvent partiels et parfois partiiaux, force nous est d'admettre que les récitantes demeurent, à ce jour, notre seule source d'information à peu près fiable.

En raisons de ces exagérations, on a très vite suggéré que la femme de quatre mètres pouvait, en réalité, n'être qu'un artéfact frauduleux fabriqué de toutes pièces par un réseau de trafic d'influence et de désinformation si stratégique et si efficace qu'il en aurait prévu l'implantation, sous trois mètres de boue et de cendres, des milliers d'années avant l'élection du dernier gouvernement.

Si des examens ultérieurs ont pu démontrer qu'une exposition prolongée aux radiations n'expliquerait en rien la taille exceptionnelle du squelette, ils ont aussi révélé la présence de traces de mutilations inexplicables. Les premiers rapports confirment qu'il s'agirait de runes ou d'hiéroglyphes baldwinesques de la dernière période électorale. La datation au carbone, la plus fiable qui soit, indique en effet qu'Angelica aurait l'âge du dernier gouvernement.

De nombreuses personnalités du monde du spectacle se sont déjà prononcées en faveur d'une analyse approfondie des runes. Celles-ci sont présentes sur le squelette entier d'Angelica Baldwin. Elles évoquent, à première vue, des morsures délicates, des entailles plus ou moins profondes pratiquées si ce n'est avec méthode, du moins avec art — certaines

récitantes vont jusqu'à dire : avec amour, mais personne n'a pu accréditer la thèse des marques d'amour (aussi appelée *trademarks*) étant donné l'absence totale de référence sur le sujet. Les rares témoins ont affirmé que les marques sont nettes, mais néanmoins si fines qu'elles pourraient bien avoir été produites par de multiples morsures d'enfant.

Selon d'autres études menées en catimini par les récitantes elles-mêmes, Angelica menait une vie nomade. Comme l'ont révélé les premières analyses, la taille exceptionnelle ainsi que la forme inhabituelle de ses doigts de pied le suggèrent clairement. Mais certaines déformations importantes de sa hanche et de son tibia gauche établissent aussi, et de façon définitive, qu'Angelica n'était pas seulement une marcheuse invétérée. On a pu déterminer qu'au cours de ses incessantes pérégrinations, la femme de quatre mètres portait une charge considérable sur ses épaules et que le poids de celle-ci était réparti de façon inégale.

Les indices étaient nombreux et le mystère de la femme de quatre mètres épaississait d'autant, mais les récitantes ne mirent pas bien longtemps à découvrir le pot aux roses. Des fouilles additionnelles, effectuées à quelques enjambées de l'emplacement où le squelette d'Angelica avait été découvert, permirent de mettre au jour une structure de bois, elle aussi dans un état de conservation remarquable, évoquant une sorte de cabane équipée d'un harnais en cuir de yak. En la voyant, plusieurs récitantes n'ont pas manqué de murmurer qu'il s'agissait en fait d'une

espèce de cage portative. Quoi qu'il en soit, l'habitation (ou la cage, si l'on en croit certaines récitantes) comportait une salle de séjour, une chambre, une cuisinette et même des cabinets d'aisance.

On peut spéculer à l'infini sur l'utilité d'une telle installation ou sur les motifs qui incitaient Angelica Baldwin à porter cet appartement meublé sur son dos pendant ses longues migrations.

Certaines récitantes ont prétendu que la femme de quatre mètres avait un compagnon, un mâle de son espèce, qui ne devait pas mesurer plus d'une trentaine de centimètres. Selon elles, le mâle avait dû profiter de la taille exceptionnelle de sa compagne pour la parasiter pendant de nombreuses années, jusqu'au jour où, affirmaient-elles, après être enfin parvenu à féconder Angelica, le mâle aurait été pres-tement dévoré par celle-ci.

Des cas semblables sont connus et amplement attestés. Cependant, cela n'explique pas l'origine des *trademarks* dont le squelette d'Angelica est recouvert. Des marques d'amour? Plusieurs n'hésitent plus à mettre cette hypothèse en doute.

D'autres récitantes colportent une interprétation bien différente. Sans nier qu'un mâle parasite ait pu profiter de la femme de quatre mètres, elles mettent plutôt l'accent sur la possibilité que la cabane ait pu servir de couveuse. Elles affirment, en effet, qu'Angelica a pu pondre jusqu'à cent cinquante ou deux cents œufs qu'elle aurait portés sur son dos jusqu'à leur éclosion, et sans doute même plus long -

temps. La férocité des petits de Baldwin est connue, soutiennent ces récitantes. Ils ont des dents pointues et acérées, plantées sur de fortes mâchoires...

On en vient presque à imaginer la femme de quatre mètres comme une œuvre collective, et même à se demander si les *trademarks* ont été entaillées post mortem ou s'ils ne l'ont pas plutôt été de son vivant.

Peut-être, un jour prochain, parviendrons-nous à décoder ces runes dont l'ossature d'Angelica est entièrement couverte. Ces morsures tantôt brutales, tantôt délicates, toujours disposées avec art et minutie, nous révéleront peut-être ce que fut sa vie, de quelles ineffables souffrances, de quelles joies indicibles elle fut faite.

BRANDON

Lorsqu'il s'était installé au vingtième étage de l'édifice D, situé à quelques kilomètres seulement de l'endroit où se trouvait la côte avant le mégatsunami, Brandon Baldwin avait cru qu'il y serait en sécurité. Il s'était dit qu'il pourrait y finir ses jours dans la plus parfaite quiétude. Mais la ligne des eaux effleurait maintenant le seizième étage et continuait à monter.

Brandon ne se sentait pas rassuré.

Des années plus tôt, il avait dû évacuer les édifices A et B, situés moins loin de la côte. Il était parti en catastrophe, abandonnant son précieux jardin hydroponique et une réserve quasi inépuisable de boîtes de conserve. C'étaient des temps difficiles et Brandon était bien placé pour le savoir.

Il se souvenait encore avec émotion de Christophe-Benjamin, l'homme qu'il avait repêché dans les eaux glacées de la baie des décennies auparavant. Christophe-Benjamin avait été un compagnon silencieux pendant la presque totalité de son séjour. Il avait repris des forces, s'était confectionné une embarcation de fortune, l'avait mise à l'eau et s'en était allé sans même remercier Brandon.

Même si la compagnie de Christophe-Benjamin n'avait représenté qu'un bref intermède dans l'existence solitaire de Brandon, il chérissait la mémoire

de cet homme qu'il avait trouvé attachant malgré son mutisme obstiné et la rudesse de ses manières.

Brandon se souvenait des paroles prononcées par le voyageur, quelques instants avant de prendre la mer. Comment aurait-il pu les oublier? À l'exception de son nom, révélé du bout des lèvres peu de temps après son arrivée, c'étaient les seuls mots qu'il avait proférés en plus de trois mois de cohabitation.

Dans un geste un peu théâtral, Christophe-Benjamin avait levé le bras et pointé le sud en disant :

— C'est de là qu'elles viendront.

— Qui ça ? avait demandé Brandon.

— Les daphnies, pauvre idiot ! C'est de là qu'elles viendront !

Puis, devant l'air ahuri de Brandon, il avait ajouté, comme pour le rassurer :

— Ne t'en fais pas, tu les reconnaîtras.

Il s'était ensuite lancé à l'assaut des vagues et, tandis qu'il s'éloignait de l'édifice D, Brandon avait cru l'entendre fredonner une vieille chanson de marin. Il avait cinglé vers le large et n'avait plus été, au bout d'un moment, qu'un petit trait noir sur l'horizon, bien vite ravalé par l'immensité.

Brandon allumait encore parfois des feux, la nuit, sur le toit de l'édifice D. Il le faisait un peu par nostalgie et pour passer le temps. De toute façon, les hélicos ne venaient plus jusqu'ici et Brandon ne souhaitait pas être secouru — en tout cas, certainement pas par les hélicos.

Il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être une daphnie. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Christophe-Benjamin avait été avare de détails. Quand il essayait de se représenter les daphnies, Brandon imaginait soit de grands oiseaux blancs aux ailes immaculées, soit de minuscules embarcations à voile ; mais le plus souvent, il n'imaginait rien du tout et se contentait d'observer l'horizon.

Il espérait parfois secrètement que ces daphnies, dont Christophe-Benjamin avait prophétisé la venue, seraient attirées par la lueur des feux, un peu comme l'auraient été des papillons de nuit ; mais la plupart du temps, il n'espérait rien et contemplait les flammes comme s'il avait lui-même été un papillon de nuit, prêt à s'y jeter et à s'y consumer dans l'extase.

Les années passèrent. Combien d'années ? Brandon n'aurait su le dire. Il n'y avait plus de raison de les compter.

Les premières daphnies, fidèles à la prédiction de Christophe-Benjamin, vinrent du sud. Brandon se demanda d'abord s'il n'était pas victime d'une hallucination. L'apparition avait été progressive : d'abord

cette écume au loin, puis les eaux troubles et une vague prémonition. Au début, les daphnies gardèrent leurs distances et, de loin, semblèrent hésiter. Peut-être étaient-elles en train de se concerter. Brandon eut le sentiment qu'elles sondaient son cerveau, de très loin, qu'elles l'évaluaient ou qu'elles mesuraient son degré de dangerosité.

Au bout d'un moment, elles s'approchèrent de l'édifice D et Brandon put entendre leurs ricanelements. Elles avaient l'air de bien s'amuser. Elles nageaient avec grâce et batifolaient comme si rien n'avait d'importance. Elles avaient bien raison, pensait Brandon : rien n'avait vraiment d'importance désormais.

Certaines osèrent venir si près qu'il aurait pu les toucher. Leur seule présence procurait une sorte d'ivresse, comme si de leur peau suintait une fine vapeur de morphine. Elles avaient quelque chose de félin, aussi. Une malice dans le regard, un peu coquine, comme si elles flirtaient avec les vagues. Tout en faisant mine de se prendre en chasse les unes les autres, certaines faisaient des sauts prodigieux. Elles se propulsaient hors de l'eau avec force, effectuaient une pirouette et replongeaient tête première, éclaboussant Brandon au passage. Elles riaient aux éclats et jouaient sans répit.

— Comme des enfants, se dit Brandon. Des enfants lumière.

Le souvenir de leurs ébats et de leurs jeux occupait encore l'esprit engourdi de Brandon longtemps après qu'elles se soient éloignées. Il s'était surpris aussitôt à regretter leur départ et à s'en désoler, tant le spectacle de ces êtres libres et insolents de bonheur lui plaisait.

Brandon ne détachait plus son regard de l'horizon.

« C'est de par là qu'elles viendront. Tu les reconnaîtras. »

Et il les avait reconnues.

Bientôt, d'autres daphnies surprirent Brandon en arrivant de l'est. Il ne les avait pas vues venir et elles se moquèrent de lui, de sa manière d'être si prévisible, si transparent. Brandon en pleura de bonheur.

Ces daphnies ne s'attardèrent pas, pressées — se disait Brandon — de rejoindre leurs consœurs. Mais il en vint bientôt de partout et son horizon se résuma bien vite à cette effervescence de daphnies qui écumèrent les eaux en batifolant comme aux premiers jours, un peu comme si elles n'avaient jamais pris conscience de la fin.

Brandon ne put résister à la tentation de courir sa chance, « de nager sa chance », osent préciser

certaines récitantes malicieuses qui se sont elles-mêmes révélées de piètres nageuses.

Pour être en mesure de se jeter à l'eau et d'accompagner les daphnies dans leurs migrations saisonnières, Brandon dut se soumettre à de nombreuses mutations. Il n'a jamais été possible de déterminer avec certitude à quel moment ses nageoires caudales, pectorales, pelviennes, dorsale et anale se sont mises à pousser, ni si la confection de branchies, de palmes ou d'options légendaires — comme un pénis entièrement rétractable ou une fourrure de pinnipède — s'est avérée nécessaire. On a même supposé qu'il avait pu se contenter de mains et de pieds palmés.

Les tentatives de décryptage des runes découvertes au vingtième étage de l'édifice D n'ayant jamais abouti, les récitantes demeurent prudentes. D'après elles, Brandon Baldwin aurait envisagé de mettre le cap sur Cape Cod, sa ville natale, avant de soudainement virer de bord sans raison apparente et de cingler vers Hanoi.

D'autres récitantes laissent entendre que les daphnies auraient accompagné Brandon pendant plusieurs années avant de le livrer à son sort sur une île volcanique du Pacifique Sud. D'autres affirment, au contraire, qu'elles ne l'ont jamais abandonné, allant jusqu'à le défendre en maintes occasions, notamment lors d'attaques sournoises menées par les grands requins blancs de l'archipel des Bahamas.

L'une d'elles va jusqu'à prétendre que Brandon Baldwin serait la mère de son enfant.

Oko Baldwin avait investi toutes ses économies dans ce voyage et son maigre pécule ne lui avait permis d'embaucher que trois rameurs. Les vents leur avaient été favorables, toutefois ; et c'est ainsi que, parti de Cape Town au début de l'âge adulte, Oko avait pu rejoindre l'Antarctique avant que ses premiers cheveux gris n'apparaissent sur ses tempes. La traversée ne s'était pas faite sans encombre. Les pirates, qui pullulaient encore dans cette zone à l'époque, avaient si souvent pris sa modeste barque à l'abordage, des tempêtes effroyables se déchaînaient si fréquemment dans ces eaux et la nourriture était si rare qu'il connaissait bien les choses de la vie, et celles de la mort encore mieux.

La preuve en est qu'ils n'étaient plus que deux dans la barque lorsqu'ils abordèrent les rivages de l'Antarctique.

Oko paya au survivant la somme de bouts de verre qu'il devait pour la course et y ajouta un généreux pourboire : quelques morceaux de plastique et même un coquillage préislamique.

Une seule fois, il se retourna tandis que la barque reprenait la mer. Des larmes amères dégringolaient de son œil caverneux tandis qu'il regardait son

compagnon s'éloigner. La barque disparut à l'horizon au bout d'un long moment. Ses larmes avaient gelé sur son visage tuméfié et lui faisaient un masque translucide.

« C'est parfait, murmura Oko entre ses dents, juste avant de se rappeler qu'il n'avait pas demandé le nom du rameur numéro trois. De toute façon, je ne le reverrai sans doute jamais ».

Déjà, trente années de sa vie s'effaçaient ou devenaient un rêve confus. Les tourments innombrables qu'il avait endurés, attaché au mât du bateau ou ramant avec les autres, les tempêtes et les monstres qu'ils avaient ensemble affrontés et vaincus, toutes les épreuves qu'ils avaient surmontées. Tout disparut dans un éclair et Oko s'étonna de la facilité avec laquelle il pouvait balayer ses souvenirs du revers de la main. La mémoire ne signifiait rien. C'était un grenier rempli de vieilleries inutiles.

Il ferma les yeux, aspira une profonde bouffée de cet air glacial qui allait désormais devoir suffire à le maintenir en vie, puis l'expira. Sa bouche évacua un petit panache blanc qui n'avait pas l'envergure de celui du volcan Erebus, mais qui représentait peut-être un message destiné au colosse.

Quand il ouvrit les yeux, même la mer avait disparu.

Le volcan Erebus n'était pas visible de la côte, mais l'immense panache de fumée et de cendres qui émanait de son cratère était si imposant et s'élançait à une telle hauteur qu'il était sans doute visible de l'espace. Il l'était, en tout cas, de la côte, et Oko n'eut qu'à s'engager dans sa direction et faire en sorte de ne jamais le laisser disparaître de son champ de vision.

Le rapport ne précise aucun des aléas et circonstances qui marquèrent le périple d'Okoko de la côte jusqu'au volcan Erebus. Des ajouts tardifs font état de détours inusités par des chemins peu fréquentés et de la détermination d'Okoko que rien n'aurait démenti pendant ce périlleux voyage. De simples on-dit, d'après la plupart des récitantes.

En ce qui concerne la suite, nous tenons aujourd'hui pour une certitude qu'une seule transmission a pu échapper aux autodafés de la dernière époque glaciaire, celle d'Adelita Baldwin :

« En arrivant au pied du volcan, Okoko s'était tout de suite joint à la cordée. Un préposé lui avait remis une plaque portant un numéro griffonné à la hâte et il l'avait épinglée à sa veste.

— Il faut laisser vos bagages ici.

— Je n'en ai pas.

— Vous laissez tout ici. Vous avancez et vous ne vous retournez jamais. Et surtout, vous ne lâchez pas la cordée, compris? Jamais au grand jamais.

— Mais je n'ai pas...

— Suivant!

La consigne était claire, la pente était raide et le sentier étroit. Oko Baldwin fit contre mauvaise fortune bon cœur, empoigna la corde que le préposé lui tendait avec insistance et c'est sans plus de préparation ou d'assistance qu'il entreprit l'ascension du volcan Erebus.

Depuis le jour de sa naissance, jamais Oko n'avait vu autant de Baldwin rassemblés. La file serpentait sur le flanc nord du volcan et, à perte de vue, les chétives silhouettes cheminaient en silence à la queue leu leu. Il y avait là des femmes, des hommes et des enfants. Chacun tenait fermement la corde et s'appliquait à faire un pas puis un autre en évitant de trébucher sur les rochers de lave, durs et tranchants, qui leur écorchaient les pieds. Durant les premières années, Oko avait, pour cette raison, évité de relever la tête. Il lui était déjà bien assez pénible de devoir poser son pied sur l'emplacement précis où son prédécesseur avait déposé le sien; cet exercice mobili -

sait toute sa force de concentration et ne lui laissait aucun répit. Il dut même apprendre à dormir en marchant, ce qui, même pour un somnambule, ne semble pas être une tâche facile. Au fil du temps, toutefois, Oko prit de l'assurance et, même si le sentier devenait de plus en plus abrupt, il se risquait parfois, désormais, à lever les yeux vers son illustre prédécesseur.

Oko avait alors cette vision fugitive des jambes et du dos massifs de l'homme qui cheminait devant lui avec assurance et détermination. Cette apparition lui inspirait du courage et lui permettait de puiser en lui-même la stricte quantité d'énergie nécessaire à sa propre progression. Un pas, puis un autre. Sans fin.

Bien des années plus tard, quand il relèverait la tête, ce serait pour contempler les épaules décharnées de ce titan déchu et sa longue crinière blanchie par des années d'efforts. Il s'accorderait au pas chancelant de celui qui le précédait depuis si longtemps. Il n'aurait pas pitié de lui-même, mais de cet autre qui, jamais au grand jamais, ne se retournerait vers lui pour le regarder droit dans les yeux.

Il en vint à regretter qu'il ne le fasse pas. Mais la consigne était claire, la pente était raide et le sentier si étroit.

Oko aurait lui-même souhaité pivoter sur ses talons et se mirer un instant dans les yeux de cet autre qui marchait derrière lui.

Qui était-ce?

Combien y en avait-il? Combien étaient-ils à s'accrocher à la cordée? Combien gravissaient le volcan en silence? Le sommet était invisible et on aurait dit que la file serpentait à l'infini. Au bout de la cordée, quelque chose d'impensable se produisait, Oko en avait l'intuition: les grimpeurs faisaient un pas de plus, un dernier pas. Ils posaient le pied au-dessus du vide et dégringolaient dans le cratère au milieu des laves fumantes qui les consumaient en une fraction de seconde. Il n'y avait vraisemblablement aucune autre façon d'interpréter le mouvement insaisissable qui les entraînait tous. Au bout de la piste attendait le cratère béant, plus dur et plus pur que le diamant. Le néant béni, la satisfaction de ne plus être soi qu'au moment qui précède l'annihilation.



Un jour, ils arrivèrent enfin au sommet de l'Erebus. La vue était à couper le souffle. Les plus hauts sommets du continent qui s'élevaient autour d'eux régnaient sur un monde glacé, d'une blancheur aveuglante.

L'homme qui précédait Oko sembla hésiter un moment, comme s'il était confronté à un insoluble dilemme, mais il continua d'avancer jusqu'au bord du cratère.

Tous ceux qui les précédaient se précipitaient bêtement dans le vide, sans même relever la tête.

Cela demandait très peu d'efforts. Arrivé au bord du cratère, il suffisait de faire un pas de plus. On les voyait disparaître un à un. Les corps tombaient en silence au fond du cratère et la lave en fusion les avalait dans l'indifférence. Ils se consumaient en un instant.

Il se produisit alors une chose que même Oko n'aurait jamais crue possible : arrivé au bord du cratère, son prédécesseur s'arrêta net.

Tout le monde se souvient de la confusion qui régnait dans les moments qui ont suivi cet acte de rébellion. Quand Oko repense à cet instant fatidique, ses lèvres esquissent un pâle sourire. Quelque chose qui évoque à la fois sa parfaite innocence et une malice animale héritée de ses ancêtres.

Très lentement, en attachant bien son regard au paysage, l'homme pivote sur lui-même et se tourne vers Oko.

Il regarde maintenant par-dessus son épaule. Ce qui frappe Oko, c'est la clarté de ses yeux. Ils sont plus noirs que le ciel glacé des nuits de novobre, plus sombres que le fond du cratère qui attend, mais en même temps si clairs. « Ce regard ne passe pas du tout au-dessus de mon épaule, se dit Oko. Il passe à travers moi. Il me voit de l'intérieur. »

Toute la pénible ascension du volcan lui revint en mémoire d'un seul coup. Des années de sa vie défilèrent devant lui dans un éclair. Il n'avait pas tellement souffert, en fin de compte. Il s'était contenté de respecter les consignes que le préposé lui avait données au départ et cela lui avait permis de rester à flot : il n'avait jamais lâché la cordée et ne s'était jamais retourné. Mais l'autre avait osé. Cet autre qui l'avait précédé depuis le début.

Son regard partait maintenant dans toutes les directions. Il planait sur l'horizon sans limite et dévorait l'espace avec avidité.

« Ne vous retournez pas, avait insisté le préposé, ne vous retournez jamais au grand jamais ». Aussi Oko s'attendait-il presque à voir l'homme qui se tenait en face de lui se transformer en statue de sel, mais ce ne fut pas ce qui arriva. Le ciel ne leur tomba pas sur la tête, le volcan ne se mit pas à cracher des bombes incendiaires et de la lave en fusion, ni à exhaler des vapeurs brûlantes de soufre et de méthane. Non. La terre ne s'ouvrit pas sous leurs pieds, ils ne furent pas engloutis. Ni foudroyés, ni emportés, ni sanctionnés, rien.

Ils n'eurent même aucune nouvelle du préposé. Avait-il oublié la consigne ou avait-il simplement préféré ne pas s'en souvenir ? Était-il toujours en fonction ? Après toutes ces années, on pouvait en douter. Peut-être était-il à la retraite ? De toute façon, et en admettant que la nouvelle de cette mutinerie lui parvienne, s'il décidait de réprimander le fauteur de trouble, il lui faudrait bien se résoudre à entrepren-

dre lui aussi l'ascension du volcan, quitte à y consacrer le reste de sa vie.

L'homme demeurait impassible. «C'est vraiment quelqu'un qui a tout son temps», se dit Oko, rempli d'admiration.

— Ils s'impatientent derrière. Il faut prendre une décision.

Oko avait prononcé ces mots d'un ton neutre pour éviter que l'homme ne ressente la moindre pression ni le plus petit soupçon de reproche, mais la formule qu'il avait employée révélait tout de même la faiblesse de son caractère : il s'en remettait à quelqu'un d'autre pour décider à sa place et il se rendait compte qu'il n'y avait rien de bien glorieux dans son attitude. Aussi ajouta-t-il au bout d'un moment :

— On pourrait rester ici. La vue est imprenable de ce côté.

— C'est vrai. Mais ça ne suffit pas.

De honte, Oko baissa la tête. Son commentaire, d'une incommensurable banalité, aurait pu se retrouver tel quel dans le prospectus de l'Agence. Il était bien placé pour savoir que ça ne suffisait pas, que plus rien ne suffirait jamais.

Oko fut le premier à imiter l'homme et à se retourner. La vision qui s'offrit à lui, jamais il n'aurait pu l'imaginer : la cordée des Baldwin s'étirait à perte de vue.

L'homme redescendait déjà l'étroit sentier par où ils avaient grimpé ensemble pendant toutes ces années. Sur son passage, plus d'un Baldwin se retournait, incrédule, et le suivait du regard.

Jamais il ne se retourna. Cette fois, le respect des consignes ne prenait aucune part dans ses motivations profondes. Sa décision était prise et le préposé n'y pourrait rien.

Oko le vit disparaître, suivi par la multitude de Baldwin grelottant et affamés qui avaient déserté la cordée. Ce n'était plus la file ordonnée de toujours, mais une sorte de pique-nique improvisé.

C'est alors qu'Oko croisa le regard de la femme qui se tenait juste derrière lui et qui, sans aucun doute, avait cheminé sur ses talons pendant ces longues années. Elle soutint le regard d'Oko et ne manifesta pas la moindre surprise, comme si elle avait attendu ce moment depuis qu'elle avait entrepris l'ascension du volcan des décennies auparavant.

«Ce devait être une toute jeune femme, alors», pensa Oko. Maintenant, la maturité de ses traits rendait justice à sa très grande beauté. De longs cheveux roux et bouclés tombaient sur ses épaules jusqu'au bas du dos. Un léger duvet couvrait ses joues et dessinait, au-dessus de sa lèvre supérieure, une fine moustache blonde qui contrastait avec son teint cuivré.

— Je suis Tacha, dit la femme, Tacha Baldwin.

Oko eut très envie de lui dire qu'il connaissait son nom, qu'il l'avait toujours su, mais il ne dit rien. Ils franchirent ensemble les quelques pas qui les séparaient du bord du cratère.

— Ça a l'air profond, dit Oko.

— Oui.

— On sait ce qu'il y a au bout ?

— Au bout ?

— Je veux dire au fond.

— Rien.

— Certains parlent d'une lumière qu'il y aurait. Une lueur ou quelque chose de ce genre.

— C'est de l'endoctrinement.

— Tu as sûrement raison.

— Lavage de cerveau. Bien sûr que j'ai raison.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? On redescend ?

— C'est une idée.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas.

Puis, après une longue pause :

— Comment avons-nous pu en arriver là ?

— Un pas après l'autre.

— C'est vrai.

Tacha prit la main d'Okò et la serra très fort dans la sienne.

— Nous sommes d'accord ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Nous sommes parfaitement d'accord.

GORKY

Gorky Baldwin gardait quelques chèvres au cœur de la toundra. Avec ses chèvres, chaque année, il migrerait, c'est-à-dire qu'il parcourait deux fois par an les cinq mille huit cent vingt kilomètres de steppes qui séparent les ruines d'Arka, près de la rivière Ochota, et la cité balnéaire d'Astrakhan.

La nature avait pourvu Gorky d'un cinquième membre colossal. Il ne serait même pas exagéré de dire que l'ensemble de son appareil génital paraissait monstrueux. Ce n'était pas sa faute, mais cela l'affligeait. La verge de Gorky Baldwin était si longue, si large et, par ailleurs, si bizarrement poilue — des poils roux, lisses et soyeux, la recouvraient, en effet, de la racine jusqu'à la couronne du gland — qu'elle pouvait facilement être prise pour un animal domestique ou une petite bête sauvage que Gorky aurait apprivoisée.

Pour de nombreux Baldwin, il est certain qu'un gigantesque instrument — comme celui qui causait tant de soucis à Gorky — pouvait passer pour un avantage stratégique important dans le cadre de la compétition spermatique exigée par le Bureau permanent ; mais Gorky Baldwin, qui estimait quant à lui — non sans motifs valables — qu'une queue aussi colossale que la sienne avait bien plus de chances de lui attirer des ennuis que de lui fournir des occasions

de tirer un coup facile, n'envisageait pas du tout les choses de la même manière.

Même s'il avait, au fil des ans, appris à cohabiter avec elle — et parfois à en tirer quelque chose —, cette protubérance cyclopéenne le gênait. Il arrivait, au cours de ses voyages, qu'il se l'enroule autour de la taille en manière de ceinture ou qu'il la fixe solidement le long de sa jambe au moyen d'un harnais confectionné à cette fin. Pendant les nuits plus fraîches, de la fin novobre à la mi-julie, il arrivait même qu'il s'en serve comme d'une écharpe ; mais la plupart du temps, il la brandissait devant lui comme une espèce d'étendard publicitaire ou de mâit de misaine d'un goût douteux.

Cette histoire, disent donc les récitantes, raconte la fin tragique de Gorky et de ses chèvres.

Alors qu'il s'acheminait à travers les steppes de la Sibérie orientale, Gorky tomba sur des miliciens affamés qui, venant tout juste de désertre, réquisitionnèrent ses chèvres sans coup férir. Celles-ci, bien que chétives, furent promptement apprêtées en gigots, côtelettes, méchouis et ragoûts dont on s'affriola avant de se satisfaire.

Gorky tenta bien de s'enfuir, mais son sexe colossal ralentit sa course. Les déserteurs le rattrapèrent bientôt, le ligotèrent et le fusillèrent sans plus de formalités.

C'est une triste fin pour un Baldwin de cette trempe et toutes les récitantes en conviennent.

Comme elles le précisent si justement, on ne peut retenir qu'une morale de cette triste histoire : c'est que si Gorky avait possédé un bon pistolet, plutôt qu'un énorme phallus, il s'en serait beaucoup mieux sorti.

LES KRINKS

Quand on les a découverts, les krinks proliféraient depuis près d'un quart de siècle périphérique au numéro 150 de la 51^e Rue Ouest. L'édifice, devenu monument historique, avait été célèbre dès sa construction. Avec son grand escalier de marbre blanc, ses élévateurs aux portes ouvragées, ses somptueuses salles de bal et ses allées de lustres de cristal, l'hôtel Bartolomé avait été une légende avant de devenir un squat de krinks.

Comme on pouvait s'y attendre, l'occupation de logements normalement réservés à des Baldwin de tout premier rang par des krinks illégaux provoqua un tollé. Dès les premiers jours de la crise, certains allèrent jusqu'à proposer de faire appel à l'armée pour procéder à l'éviction des intrus. Certains chefs de guerre se seraient portés volontaires s'ils n'avaient été aux prises avec des troubles plus graves, ceux, on s'en souviendra, provoqués par les raids de l'Armée de libération du génome, encore très active à l'époque.

Des débats houleux s'ensuivirent. Et, avec eux, les spéculations les plus farfelues eurent cours. L'ALG avait-elle sciemment infesté l'hôtel Bartolomé dans l'espoir de déstabiliser le régime turbolibéral? Les krinks étaient-ils de mèche avec l'ALG? Personne ne l'a jamais su.

Les krinks avaient, les uns après les autres, colonisé tous les appartements de l'hôtel Bartolomé. Au fil des ans, l'immeuble fut transformé en un gigantesque aquarium où il leur a été possible d'évoluer et de se reproduire. Au moment de leur expulsion, ces krinks, qui devaient mesurer moins d'un centimètre à leur arrivée, faisaient dans les deux cent cinquante à trois cents mètres de long, tentacules inclus.

Sans doute avaient-ils utilisé de subterfuges inédits pour s'installer illégalement à l'Hôtel Bartolomé et y demeurer aussi longtemps sans être inquiétés.

Au début, personne n'osait formuler de théorie sur les méthodes, sans doute peu orthodoxes, qu'ils avaient dû utiliser pour parvenir à leurs fins ; mais la question courut bientôt sur toutes les lèvres : comment s'y étaient-ils pris ? Plusieurs hypothèses ont été mises de l'avant par les récitantes. D'après elles, la géolocalisation souterraine, au moyen des cartes postroniques encore en usage à l'époque, facilita certainement leur infiltration dans un logement abandonné. On estime qu'ils ont pu y accéder par les canalisations d'eau, très vraisemblablement par la cuve des toilettes où ils eurent le loisir de se reproduire sans la moindre contrainte. Étant donné leur petite taille, il est probable que, pendant les premières années, au sein de la colonie naissante, les jeunes krinks n'étant pas encore en mesure de s'échapper de la cuvette, un cannibalisme modéré, tel qu'il est encore pratiqué dans certaines régions reculées, a pu représenter leur seul mode d'alimentation et constituer un excellent moyen de contrôle des naissances.

Mais tout ceci n'explique pas tout cela.

De nombreux experts se sont penchés sur les habitudes alimentaires des krinks ; mais jusqu'à récemment, aucune des hypothèses mises de l'avant n'avait permis d'expliquer la formidable rapidité de leur croissance. En moins d'un quart de siècle périphérique, en effet, les individus de la première génération de krinks installés au 150 de la 51^e Rue Ouest sont passés d'un poids moyen de 0,5 gramme à plus de 75 tonnes.

La publication de ces données, qui démontraient l'incroyable faculté d'adaptation dont les krinks avaient fait preuve, suscita l'admiration du public.

Bien sûr, c'était avant que le scandale n'éclate.

Les premières rumeurs filtrèrent du laboratoire de génétique différentielle situé juste en face de l'immeuble infecté. Elles faisaient état de la disparition d'un nombre anormalement élevé de souris de laboratoire. La direction du centre de recherche avait bien tenté d'étouffer l'affaire, mais dut admettre, en fin de compte, qu'elle déplorait la perte d'une quantité phénoménale de souris génétiquement modifiées. Ces souris, couramment appelées souris-chaos ou souris *knockout*, sont privées d'un gène spécifique.

Pour une raison encore inexpliquée, les krinks semblaient raffoler des souris-chaos et préféraient entre toutes celles privées du gène appelé PCSK7. Les plus éminents chercheurs ont longtemps estimé que ce gène ne sert à rien, mais les plus récentes

expériences tendent à démontrer que PCSK7 est le gène qui régit l'anxiété. Sa suppression, chez certains sujets, entraîne une forme d'hypertémérité appelée *effet kamikaze*.

On a ainsi découvert que les souris-chaos privées du gène PCSK7 sécrètent davantage d'endorphines et produisent, chez les krinks qui en consomment, une perte d'inhibition et un état d'euphorie semblable à celui que procurent certains opiacés. En un quart de siècle, on estime que pas moins de six milliards de souris-chaos ont servi de casse-croûte bon marché à la colonie de krinks illégaux. Devenus accrocs, ceux-ci se sont montrés si téméraires qu'il n'a plus été trop difficile de les repérer.

Au début, plusieurs commerçants du quartier se plaignirent d'une vague sans précédent de vols à l'étalage perpétrés en plein jour aux heures de fort achalandage. Les poissonniers et les bouchers semblent avoir constitué les cibles privilégiées des krinks. Plusieurs témoins oculaires affirmèrent avoir vu des tentacules s'introduire furtivement à l'intérieur des établissements visés et en ressortir à la vitesse de l'éclair, laissant derrière eux des étalages dégarnis et des congélateurs vides.

La rumeur se répandit comme une traînée de poudre, avec pour conséquence prévisible une avalanche de racontars et de ragots.

L'affaire prit une tournure dramatique lorsqu'une dame d'un certain âge affirma avoir été, en plein jour, victime d'un viol : tandis qu'elle se tenait tranquillement debout à un arrêt de bus, le tentacule aurait émergé d'une bouche d'égout en soulevant le regard de chaussée sans qu'elle s'en aperçoive. Le krink aurait alors remonté le long de sa jambe et aurait subrepticement inséré son tentacule en elle. La dame aurait été littéralement soulevée de terre par le puissant tentacule et des passants se seraient interposés pour repousser la chose répugnante dans les égouts d'où elle avait émergé.

Il n'en fallu pas davantage pour mettre le feu aux poudres. L'opinion publique fut alertée et les dénonciations fusèrent de toutes parts. On réclamait une intervention de l'escouade anti-krinks et un nettoyage en profondeur du centre-ville ; mais les fonds publics manquaient si cruellement qu'on dut abandonner le projet.

Entre-temps, les krinks proliféraient. Avec le temps, les histoires de vol à l'étalage et de tentatives de viol foisonnèrent et l'on réclamait désormais la tête des krinks sans se soucier de savoir s'ils en étaient pourvus.

Tout le monde voulait casser du krink. C'était devenu une mode.

Des groupes de défense des droits des krinks s'organisèrent, se mirent en branle et défilèrent dans les rues. On raconte que même les dames de Saint-Christophe furent de la partie. Elles allumèrent des

cierges et formèrent des comités. Les plus téméraires d'entre elles n'hésitèrent ni à déambuler complètement nues ni à se tenir en attente à proximité d'un regard de chaussée dans l'espoir d'attirer un krink et de ressentir le grand frisson. Mais si certaines d'entre elles parvinrent à leurs fins, le rapport ne le précise pas.

Le Bureau permanent se décida enfin à ordonner l'éviction des krinks du numéro 150 de la 51^e Rue Ouest. Mais les déloger de cet immeuble de vingt étages situé en plein cœur du centre-ville n'a pas été une partie de plaisir et on eut à déplorer d'importants dommages collatéraux. En fin de compte, malgré le fait que les autorités sanitaires aient prétendu les avoir exterminés jusqu'au dernier et en dépit des mesures de sécurité exceptionnelles mises en place au laboratoire de génétique différentielle pour protéger les souris-chaos, celles-ci ont continué à disparaître à un rythme alarmant.

JUAN MARIA

Juan Maria est né à Madrid d'une mère argentine et d'un père absent. Il y a toujours vécu. Jusqu'à ce que tout s'écroule, il a résidé avec sa mère dans une pension de la rue San Agustín, à mi-parcours entre le Musée du Prado, où il travaille comme gardien, et la Puerta del Sol, où tout a commencé. Après les événements et la disparition de sa mère, il a construit sa cabane à l'endroit où se trouvait autrefois la Plaza Cervantes. Cinq jours par semaine, il se rend à son travail. La ponctualité de Juan Maria est légendaire. Il pointe un peu avant l'aube et ne quitte jamais son poste avant la brunante.

Au début de son mandat de gardien au Prado, Juan Maria surveillait les allées et venues d'innombrables badauds venus contempler des chefs-d'œuvre tels que *Les Ménines*, le célèbre portrait de l'infante Marie-Thérèse Baldwin, ou *La Crucifixion*, représentant une très ancienne performance sadomasochiste. Ces images sont gravées dans sa mémoire. Il les a contemplées si longtemps sans les voir qu'elles font désormais partie de lui. Mais ce n'est plus qu'un champ de débris et de ruines qu'il protège désormais, non plus des hordes de touristes désœuvrés, mais de rats pestiférés et, plus souvent encore, de meutes de chiens sauvages qui rôdent encore dans la vieille ville.

Pendant la journée, il parvient à les tenir à distance en lançant des pavés dans leur direction. Mais les chiens sont affamés et reviennent sans cesse à la charge.

Juan Maria possède un pistolet, sans doute un legs de son père, disent les récitantes ; mais peut-être l'a-t-il plutôt trouvé parmi les décombres, un soir en rentrant chez lui. Il n'y a qu'une balle dans le barillet. Une seule. Juan Maria porte cette arme sur lui en toutes circonstances, cachée sous sa veste en lambeaux. Il se dit qu'une balle, ça peut toujours servir, mais il ne se fait pas trop d'illusions : même si les patrouilles des miliciens sont rares, elles sont toujours constituées d'une demi-douzaine de bandidos. Mais une balle, oui, une balle ça peut servir en cas d'extrême nécessité.

La vie de Juan Maria n'est pas une sinécure. Le soir venu, seul dans sa cabane, il lui est difficile de trouver le sommeil. Les chiens hurlent, tiraillés par la faim.

Il lui arrive encore parfois de rêver à cette femme d'une beauté stupéfiante à l'amour de qui il a dû renoncer malgré qu'il se fût présenté à eux à la manière du plus parfait des miracles. Dans ces rêves dont il n'arrive jamais à se souvenir des détails, les circonstances de leur rencontre ne lui semblent pas seulement improbables : il sait qu'elles relèvent de l'impossibilité. Il lui est difficile d'articuler cette pensée, mais il a l'intime conviction que leur rencontre a bien eu lieu, et la raison précise en est qu'elle ne peut vraisemblablement avoir eu lieu. Cette contra -

diction le ronge depuis tant d'années qu'il souhaite de plus en plus souvent, désormais, que tout cela cesse enfin. Mais la vie est souffrance, elle l'est parce qu'on s'y accroche, pense Juan. Nous sommes des victimes consentantes.

Parfois, il ouvre les yeux dans son sommeil et elle est là, étendue à son côté. Son corps nu et blanc scintille dans la pénombre de la cabane comme une barre de combustible nucléaire. D'un geste maladroit, il pose sa main sur le sexe rêche de cette femme aimée. Elle ne dort pas vraiment. Ses mouvements sont ceux d'une somnambule. Elle saisit lentement sa verge turgescente, se penche pour la porter à sa bouche et l'y garder longtemps, immobile et attentive aux pulsations d'un plaisir auquel cette lenteur exagérée, dans la moiteur de la nuit, confère un sentiment d'éternité impossible à assouvir.

Qui est cette femme ? se demande Juan, au réveil.

Quel est son nom ? En a-t-elle même un ?

Pourquoi, juste avant de disparaître, sourit-elle avec malice ? Ses lèvres, alors, même closes, même obstinément muettes, semblent formuler la promesse d'un prochain rendez-vous au sein de l'impossible rêve. *¡Hasta la próxima !*

La confusion de Juan Maria atteignait chaque fois son paroxysme quelques instants après l'éveil. Il sondait sa mémoire défaillante à la recherche du plus petit indice qui lui aurait permis de découvrir l'identité de cette femme aimée. Des images défilaient : les

visages et les corps de toutes les femmes qui avaient partagé ses nuits ; mais cette compagne idéale, cette âme sœur dont le corps de rêve s'imbriquait parfaitement dans le sien, ce n'était aucune d'entre elles.

Il en était venu à rechercher le sommeil, à le considérer comme une panacée, un antidote à la dureté du monde, à la rudesse de cette vie qui n'en finissait plus. Il en vint à s'y réfugier aussi souvent qu'il le pouvait, négligeant même ses devoirs de gardien de musée. De plus en plus rarement, l'être aimé faisait irruption dans son rêve, toujours de la manière la plus inattendue qui soit. C'était chaque fois comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, comme si le même rêve s'était prolongé à leur insu et qu'il avait acquis, dans une dimension cachée, ce caractère d'évidence qui le rendait plus réel que la prétendue réalité.

Juan Maria n'allait plus au Prado et il évitait de passer par la Puerta del Sol. Sur les toits du quartier, bon nombre de tireurs embusqués faisaient ripaille, et les rares habitants de Madrid se terraient dans les caves d'immeubles aux trois quarts effondrés.

Les chiens sauvages se multipliaient. Au début, les snipers les avaient pris pour cible, mais ils ne s'en souciaient plus depuis longtemps ; peut-être, se disait Juan, afin d'économiser leurs munitions. Les chiens se reproduisaient donc de manière alarmante. La nuit, poussés par la faim, ils n'hésitaient plus à venir gratter la terre autour de la cabane dans l'espoir de se frayer un passage vers l'intérieur. Chaque matin, Juan Maria comblait les trous de son mieux, en ajoutant parfois quelques précieux bouts de verre aux

gravats de sable et de bitume. Il espérait ainsi décourager les envahisseurs, mais c'était sans compter sur leur nombre toujours croissant et leur détermination à trouver quelque chose à se mettre sous la dent, n'importe quoi, fût-ce un Baldwin de seconde zone.

Le rapport est formel : la dernière nuit de Juan Maria fut un désastre annoncé. Les chiens fouillaient la terre et creusaient avec acharnement depuis des heures. Ils avaient entrepris leur besogne longtemps avant la tombée de la nuit et y mettaient un zèle jusqu'alors inédit. Il semblait à Juan qu'ils se rapprochaient inéluctablement et qu'ils allaient faire irruption dans la cabane bien avant le lever du jour. Serrant son pistolet contre son cœur, Juan Maria luttait contre le sommeil. Une balle, une seule, qu'il devrait utiliser au dernier moment pour se faire éclater la cervelle, c'était la seule marge de manœuvre dont il disposait.

Juan Maria eut une dernière pensée, pleine de tendresse, pour sa mère argentine disparue pendant les troubles, et il en eut même une autre pour ce père absent qui lui avait peut-être laissé un pistolet en héritage. Un pistolet et une seule balle.

À la toute fin, ses paupières sont plombées, si lourdes qu'il se laisse gagner par le sommeil. Et contre toute attente, elle est là, étrangement sereine devant l'évidence de leur disparition prochaine. Pour la toute première fois, elle parle. C'est un filet de voix quasi inaudible et venue d'un autre temps : « C'était la vie pure. Le soleil, la lune, les étoiles... Tout ça nous appartenait ! »

Juan lui dit de se taire, que la meute de chiens se rapproche, qu'ils écoutent, qu'ils sentent leur haleine, l'odeur de leurs corps engoncée dans la terre. Mais elle sourit. Elle sourit avec cette malice de toujours. L'air de dire qu'il n'a rien compris. Que pour lui comme pour elle, le mystère demeure entier.

Juan Maria reste aux aguets. Il peut sentir l'odeur des chiens qui s'approchent et qui vont, d'un instant à l'autre, faire irruption dans la cabane et les dévorer tous deux lentement, avec application. Pendant des heures, le pistolet à la main, il cherche l'angle parfait, celui qui lui permettrait faire sauter leurs deux cervelles d'un seul et unique coup de feu.

KAYLA

À voir Kayla dans cet état, personne n'aurait donné cher de sa peau. Elle vivait recluse dans les couloirs secondaires du sixième niveau depuis si longtemps qu'à la surface, toutes ses amies devaient l'avoir oubliée. Le misérable réduit qu'elle habitait était encombré d'objets et d'appareils obsolètes dont il demeurerait impossible de retracer l'origine ou de comprendre l'utilité, encore moins le fonctionnement. Néanmoins, elle s'y sentait à son aise. Au moins, personne ici n'interrompait sa rêverie, personne ne pouvait l'atteindre.

Dans un carton qu'elle conservait précieusement sous son oreiller, Kayla détenait captifs une dizaine de crapauds arc-en-ciel qu'il lui arrivait de lécher quand elle s'ennuyait. Et c'était souvent qu'elle en ressentait le besoin. Mais les crapauds arc-en-ciel n'en avaient rien à cirer : bien qu'ils sécrétaient un puissant psychotrope, ils ne se souciaient pas du tout de l'usage qu'on pouvait en faire. Eux-mêmes ne semblaient être affectés d'aucun effet secondaire. À l'évidence, ces crapauds avaient la conscience tranquille.

Kayla les léchait avec application, chaque fois dans l'attente d'une révélation qui ne venait à elle que par bribes. L'avenir s'y présentait parfois sous la forme d'un avertissement, d'une bande dessinée, de runes indéchiffrables ou même d'un simple graffiti.

Les messages étaient toujours confus, cependant, et l'esprit de Kayla partait dans toutes les directions sans pouvoir se fixer sur une interprétation qui lui aurait permis de trouver la paix intérieure.

Elle savait se consoler en se disant qu'elle avait tout essayé. Mais suffisait-il d'avoir tout tenté si l'on n'avait rien achevé? Sans aucun doute, les rêves et les hallucinations qu'on oubliait ne pouvaient rien signifier. Le souvenir précède le sens, croyait Kayla, et bien des récitantes lui donnaient raison.

La mort occupait toutes ses pensées. « Rien n'est plus vraisemblable que la mort, se disait-elle, et pourtant elle ne vient pas. » La mort, elle en était certaine, lui parlait même dans son sommeil. Et elle trouvait parfois la force de lui répondre: « Ce n'est pas comme si je t'attendais. Je sais que tu viendras. Tu souriras comme une pute fatiguée. Tu diras: "Trop longue, la nuit". Tu le diras d'une voix traînante. M'enlever ne sera pas une partie de plaisir, ni pour toi, ni pour moi, mais je te fournirai l'alibi. »

Ce furent les cris de la vieille femme qui la tirèrent de son profond coma. Elle était allongée sur un lit de sapinages, les pieds et les poings liés, un baillon sur la bouche. Combien de temps était-elle demeurée captive dans cette cabane enfumée? La vieille gardait les yeux fermés. Elle se tenait penchée sur elle, une figurine à la main. C'était une poupée taillée grossièrement dans un bout de bois, une poupée qui lui

ressemblait : elle était vêtue d'une salopette tachée d'huile de vidange et arborait, en guise de chevelure, une touffe de lichen qui lui donnait des airs de chanteuse anarcha-punk.

Kayla mit longtemps à comprendre que, par ses chants de gorge, ses hurlements et toutes ses simagrées, la vieille cherchait à la désenvoûter.

Elle aurait voulu pouvoir dire à cette vieille ce qu'elle avait vu, de quoi l'avenir était fait ; lui montrer à quoi ressemblait un monde mourant et lui faire comprendre que cela n'avait pas de fin. Elle aurait souhaité pouvoir la convaincre de se taire, de lâcher prise et de la laisser mourir en paix.

Malheureusement, la vieille ne lui donna jamais ni cette chance ni ce plaisir.

BOBBY

Quatorzième message :

Chère Bobby,

Tout ce que nous pouvons déduire de la situation actuelle, c'est que vous avez disparu de nos radars. Nous avons malheureusement perdu votre trace beaucoup plus tôt que prévu. D'après les informations transmises par le comput, vous devriez vous trouver dans la zone C 4, mais nous ne saurions valider cette info sans un signe de votre part. Si ce n'est déjà fait, vous devriez, d'après le comput, sortir de votre hibernation d'un jour à l'autre. La pierre plate recouverte de lichen et d'une fine couche de glace, qui devrait normalement se trouver sous votre tête et aurait dû nous servir de borne repère, semble avoir disparu elle aussi. Nous n'avons toujours pas compris pourquoi la communication a été coupée, mais nous savons que les régions que vous parcourrez n'ont jamais été cartographiées par nos services. Selon les prédictions du comput, l'aspect du paysage, pour l'instant d'un blanc lunaire, pourrait se modifier d'heure en heure sans que vous n'y puissiez rien.

Dernière heure : il semblerait que nos satellites soient inefficaces en raison du déploiement inattendu d'un mouchoir de poche sur les zones non desservies. Nous vous communiquerons davantage d'information lorsque nous aurons détecté l'origine de cette anomalie.

Avez-vous repéré les enfants lumière ? Êtes-vous en mesure de fournir un portrait-robot que nous pourrions publier dans le prospectus ? Tout indice en apparence insignifiant peut revêtir une importance capitale si vous nous en informez à temps.

Le Bureau attend votre rapport avec toute l'impatience dont il est capable.

AMELIA

C'est la fabuleuse histoire d'Amelia Baldwin, serveuse dans un Tom Briton, qui eut la formidable malchance de trouver le mouchoir de poche qui devait un jour changer le monde et le recouvrir à jamais.

Amelia servait du café et des trous de beignes. À l'époque dont je parle, on employait encore le terme *café*, même si ce qu'elle versait dans d'ignobles gobelets de polystyrène sales et aux trois-quarts décomposés n'était qu'un peu d'eau saumâtre dans laquelle trempaient quelques cailloux.

Elle travaillait au Tom Briton six jours par semaine, beau temps, mauvais temps. Un peu avant l'aube, elle enfilait ses bottes de pluie jaune serin, son imperméable vert forêt, ses petits gants de feutre rouge, et elle se rendait à l'arrêt de bus.

Certains jours, le bus ne passait pas. Elle s'y était faite. On s'habitue à tout dans un monde comme celui-ci. Autrement, ça ne valait pas le coup de prétendre vouloir continuer.

Les jours où le bus venait à passer, il était immanquablement bondé. Amelia se faufilait au milieu des voyageurs hirsutes, ensommeillés et odorants qui, chacun à sa place, pédalaient en cadence. Une fois à l'intérieur du bus, Amelia le parcourait du regard en quête d'un siège. Il était rare d'en trouver un du

premier coup. Il lui fallait rester debout, tenir la barre et guetter une occasion. Dès qu'une place se libérait, Amelia se précipitait sur le siège et se mettait à pédaler avec les autres. C'était grisant. Le désert et ses arêtes rocheuses défilaient autour d'elle et la chaleur était suffocante, mais la vitesse provoquait l'illusion d'une brise rafraîchissante sur ses joues.

Plusieurs passagers se fatiguaient au bout d'un moment, mais Amelia pouvait pédaler pendant des heures sans se lasser. Elle encourageait les autres passagers de son mieux en chantant des hymnes révolutionnaires ou des refrains publicitaires démodés.

Le Tom Briton où elle travaillait comme serveuse était situé à l'extrémité orientale de la zone F 56. Le terminus. Le bus s'y arrêta pour la nuit. Les derniers voyageurs descendaient du bus et se mettaient aussitôt à construire des abris de fortune. La majorité d'entre eux étaient des prospecteurs improvisés, de pauvres diables attirés par les rumeurs qui avaient circulé.

On racontait qu'un certain Lothar Baldwin, un pilleur de tombes notoire, avait découvert d'importants gisements de verre et de plastique au-delà de la zone F 56. Des gens de toutes conditions s'étaient précipités à la frontière et avaient construit Tom Briton City, l'une de ces villes champignons dont le prospectus vantait les mérites. En venant ici, tous ces désespérés croyaient pouvoir faire rapidement fortune en grappillant quelques bouts de verre ici et là.

Bien sûr, la plupart d'entre eux repartiraient bredouilles. D'autres, ruinés par les coûts du voyage et du séjour, demeureraient à jamais les otages du désert et se retrouveraient bientôt réduits à la mendicité.

Il venait aussi bon nombre de curieux. Des types à l'allure louche pour qui le simple fait d'observer les nouveaux venus s'exténuer à creuser le sol à mains nues constituait une forme de divertissement délicat et hautement recherché. Ceux-là étaient bien trop gras pour être honnêtes et les habitants de la zone s'en méfiaient.

Chaque matin, en arrivant sur son lieu de travail, Amelia prenait le temps de bien regarder le bus à l'heure du départ. Cette vision lui donnait chaque fois un pincement au cœur. D'abord parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de craindre qu'il ne revienne jamais, ensuite parce qu'elle savait pertinemment que le chauffeur allait devoir pédaler seul pendant la majeure partie du voyage. Le bus, ce sinistre tas de ferraille d'une beauté à couper le souffle, grinçait en démarrant sur des chapeaux de roues. Il dévalait la pente dans un vacarme de tôle tordue par le soleil, tournait vers la vallée en suivant le sentier de bitume craquelé, puis s'essouffait déjà dans la montée. La route allait être longue pour ce chauffeur solitaire, et rien que d'y penser, Amelia se sentait chaque fois au bord des larmes.

Le Tom Briton où Amelia travaillait comme serveuse était fait du même polystyrène cendré que les gobelets dans lesquels elle servait du café à ses clients. On aurait dit que l'édifice pouvait s'envoler à la moindre bourrasque, mais par une sorte de miracle qui ne cessait d'émerveiller Amelia, il résistait aux vents du désert, parfois d'une violence inouïe.

La clientèle du Tom Briton était constituée de vendeurs d'assurances, de courtiers immobiliers, de flics, d'ingénieurs, de sans-abri, de moines, de petits revendeurs de drogue, de gestionnaires de fonds d'investissement à hauts risques, de publicistes, de toiletteuses pour chiens, de lobbyistes, d'animatrices de quiz télé, d'émondeurs, d'apothicaires, d'entraîneurs sportifs et de fildeféristes. C'était un ramassis de tout ce que la société avait pu offrir à l'époque où elle existait encore. Ici, à Tom Briton City, ils se rangeaient désormais en deux camps bien distincts : les apprentis-prospecteurs et les touristes.

Amelia s'en foutait, elle ne faisait aucune discrimination et se contentait de sourire en offrant son café et ses trous de beignes, sans égard à la tête du client.



Personne, même parmi les récitantes consultées, n'est en mesure de dire à quel moment Amelia

trouva le mouchoir de poche qui allait changer le monde et le recouvrir à jamais.

Peut-être le lendemain ou la veille de ce jour-là.

Peut-être le jour même.

On sait qu'à l'origine, il était de forme rectangulaire, fait d'un tissu ordinaire et pas du tout extensible à première vue. Il était sale, maculé de taches indéfinissables : sécrétions et déjections de toutes sortes. Dans un coin figurait peut-être des initiales brodées : on discernait un F (qui avait pu être un E ou même un B), suivi d'un D (qui avait pu, au départ, être un B ou un Q). Dans tous les cas, des initiales sujettes à caution.

Aujourd'hui encore, Amelia se dit qu'il aurait certainement mieux valu que quelqu'un d'autre découvre le mouchoir de poche. N'importe qui d'autre. Elle ne cesse de se torturer avec cette idée, mais en pure perte puisque tout ce qui est ne peut pas ne pas être. Elle est bien placée pour le savoir. Surtout maintenant, tandis que le mouchoir de poche commence à se déployer au-dessus de l'océan Indien.

L'on n'est jamais préparé aux conséquences catastrophiques d'un acte aussi futile que de se pencher pour ramasser un mouchoir de poche qui traîne dans

les cendres et la boue sous une table bancale d'un Tom Briton.

Le manque d'expérience, l'audace sournoise de la jeunesse, l'envie injustifiable et immodérée de s'approprier un objet qui, bien que représentant un artéfact du temps d'avant, se révélait dépourvu de signification, sont autant de motifs qui peuvent expliquer, au moins en partie, la déconvenue d'Amelia Baldwin.

Au début, elle ne se séparait jamais du mouchoir de poche et le considérait comme la chose la plus précieuse au monde. Elle le gardait près de son cœur et y pensait sans arrêt. Elle croyait dur comme fer que les initiales brodées dans un coin du mouchoir devaient lui rappeler quelqu'un, mais qui ? Elle n'arrivait à se souvenir ni du nom complet de cette personne, ni de l'apparence de son visage, ni de la moindre de ses caractéristiques physiques ou psychologiques. Enayat Baldwin ? Bevinda ? Brandon Baldwin ? Peu importait, car le mouchoir de poche, et surtout ses initiales brodées, représentait la mémoire d'un être disparu, et Amelia sentait qu'il fallait la chérir.

Avec le temps, l'attachement d'Amelia au mouchoir de poche devint manifeste : elle n'hésitait plus à l'exhiber devant ses clients de manière ostentatoire.

Il lui arrivait même, pendant le trajet en car qui la menait chaque jour de chez elle au Tom Briton, de cesser tout à fait de pédaler pendant plusieurs heures et de s'éponger le front et la nuque d'une manière qui n'avait rien de provocant, mais qui suscitait tout de même bien des ragots parmi les passagers.

Plus Amelia s'entichait du mouchoir, plus il s'étendait. Plus elle essayait d'imaginer la personne à laquelle il avait appartenu, plus il prenait de l'expansion.

Le Bureau permanent finit par avoir vent de l'affaire et s'empressa d'instituer une commission d'enquête. Un certain Sylvio Baldwin, bien connu des milieux policiers et qui avait, d'après la rumeur, été impliqué dans une sombre histoire de proxénétisme, fut nommé inspecteur principal et présida les travaux de la commission.

Sylvio Baldwin se rendit en personne au Tom Briton. On le vit descendre du car, par un torride matin d'hiver, flanqué de deux assistants à la démarche chancelante et poursuivi par une meute de journalistes affamés de potins croustillants. Sylvio installa son quartier général sous le comptoir du Tom Briton et, après s'être plaint de la piètre qualité du café et des trous de beignes offerts dans l'établissement, il entreprit d'interroger les nombreux témoins qui s'agglutinaient autour de la baraque depuis plusieurs semaines dans l'espoir d'être entendus.

Pendant ce temps, Amelia s'acquittait de sa tâche de son mieux, mais elle était débordée. Les clients affluaient de partout, non plus attirés par d'hypothétiques gisements de plastique et de verre, mais par les audiences de la commission d'enquête formée en vue d'éclaircir l'affaire du mouchoir de poche. Celui-ci s'étendait maintenant de la cordillère des Andes à l'Himalaya et continuait à s'étendre inexorablement. Et cela n'arrangeait personne.

Les travaux de la commission présidée par Sylvio Baldwin furent donc initiés dans le chaos : bousculades, échauffourées, rixes, émeutes ; rien n'y fit ! Imperturbable et trônant désormais sur le comptoir du Tom Briton, Sylvio Baldwin entendait bien démontrer qu'il présidait cette commission. Dans un élan de patriotisme sans précédent, il brandit la menace d'excommunication et l'on fit silence dans les rangs.

Baldwin affirma d'emblée qu'il se réservait la possibilité d'entendre Amelia en conclusion, mais qu'au préalable, il souhaitait éclaircir certains détails. Il fut bien vite établi que le mouchoir de poche trouvé par Amelia figurait sur la courte liste des douze cent soixante artéfacts frauduleux sur lesquels l'Agence et ses filiales anonymes avaient cherché à mettre la main depuis le jour de l'élection du dernier gouvernement.

Un objet de cette importance ne pouvait ni ne devait rester entre les mains d'un particulier. Il fallait de toute urgence le circonscrire et dompter ses effets dévastateurs sur les consciences.

Ces préambules, ces blabla durèrent au moins six siècles périphériques. Pendant que ses deux assis - tants, lorsqu'ils ne restaient pas étendus aux pieds de leur maître, se livraient à divers méfaits ou exactions, Sylvio Baldwin présidait la commission d'enquête avec une poigne de fer et les témoins se succédaient à la barre, répétant chaque fois la même histoire : au début, le mouchoir pouvait réellement tenir dans une poche, mais il avait commencé à s'étirer et Amelia avait pu s'en servir comme d'une longue cape aux reflets chatoyants. Les choses auraient pu en rester là, mais le mouchoir poursuivit son expansion et recouvrit éventuellement le Tom Briton où Amelia travaillait, puis le désert de Ziph dans sa totalité.

Et l'on connaissait la suite : le mouchoir de poche avait pris une envergure si extraordinaire qu'il recouvrait désormais plus de la moitié du globe et continuait de s'étendre, empêchant désormais les satellites de l'Agence de faire leur travail.

La plupart des témoins pointaient un doigt accusateur en direction de la pauvre Amelia. Ils supposaient que son attachement déraisonnable au mouchoir de poche avait pu contribuer à en modifier la structure atomique. L'inspecteur principal voulut aller au fond

de l'affaire et il cita un ingénieur à comparaître, un certain Victor Baldwin. Ce dernier vint expliquer que l'expansion du mouchoir de poche était tout à fait plausible. Selon lui, elle était même inévitable. Il dit qu'à partir d'atomes, on pouvait créer des nano-voitures : des véhicules microscopiques capables de se déplacer sur une surface et d'assembler d'autres atomes. Il traça des tas de petits dessins sur une plaque de tôle rouillée. « Vous voyez ? Imaginez que ces nano-voitures intelligentes soient capables de s'assembler elles-mêmes. Imaginez qu'en très grand nombre, elles puissent assembler des milliards d'atomes à chaque seconde. » Selon Victor, si le mouchoir de poche était équipé de ce type de nano-voitures, il fallait envisager la possibilité qu'il s'étende à l'univers entier, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait assimilé tous les atomes. Et il ajouta : « Jusqu'au dernier ! »

Quant à savoir si Amelia avait eu la moindre influence sur le déclenchement de ce processus, il affirmait ne pas pouvoir se prononcer. « Il se pourrait, bien sûr, avoir conclu l'ingénieur, qu'Amelia ait, par inadvertance et sans même s'en rendre compte, activé les nano-voitures qui se trouvaient déjà implantées dans le mouchoir de poche et provoqué ainsi son déploiement intempestif, mais il n'y a pas moyen d'en être certain. Le cas est unique. »

Le témoignage de Victor Baldwin énerva le président de la commission d'enquête parce qu'il n'y comprenait rien. Sylvio tenait mordicus à savoir où se

trouvaient exactement les initiales brodées mentionnées dans le rapport initial. Il était intraitable sur cette question. À l'évidence, cependant, aucun des témoins présents n'était en mesure de lui répondre. Ils se bouscullaient sans ménagement à l'entrée du Tom Briton pour se prévaloir du privilège d'être entendus ; mais une fois à la barre, la plupart d'entre eux se contentaient de répéter mot pour mot les élocutions de leur prédécesseur. Il s'ensuivait une confusion digne de celles provoquées par les communiqués les plus obtus de la Maison Universelle d'Amour, de Justice, de Prospérité et de Paix.

Le jargon des témoins était incohérent. Ce n'était, dans le meilleur des cas, que du galimatias à n'en plus finir sur des ragots qui avaient circulé. Certains prétendaient que les initiales brodées sur le mouchoir de poche n'en étaient pas vraiment et que toute cette histoire sentait mauvais. Peut-être était-ce un code secret ? Un message de détresse ? D'autres évoquaient confusément la possibilité qu'il puisse s'agir d'une sorte de malédiction, sans pourtant être en mesure de dire ce qui leur inspirait ce sentiment.

Un prospecteur proposa de se mettre lui-même à la recherche des célèbres initiales. Il sollicita l'aval de la commission, remplit les innombrables formulaires de demandes de souscriptions et de brevets nécessaires à son entreprise ; puis il s'en fut vers le nord par un matin glacial d'octobre.

On ne le revit plus jamais.

Deux siècles périphériques plus tard, las d'attendre des résultats concrets, Sylvio Baldwin décida de reprendre son enquête. Dans son discours d'introduction, il rendit un vibrant hommage à ce prospecteur téméraire, louant sa détermination et son sens du devoir, avant de décréter que toute trace de son intervention soit effacée du compte rendu.

Le dernier témoignage entendu par la commission fut celui d'Amelia. On le jugea émouvant, même s'il n'apportait aucun élément nouveau à l'enquête. Amelia avait trouvé le mouchoir de poche sous une table du Tom Briton et s'en était emparé. Elle regrettait son geste, bien sûr. Elle admettait sa faute et jurait qu'elle aurait tout de suite signalé sa trouvaille au Bureau permanent si elle avait su qu'elle avait affaire à l'un des artefacts frauduleux les plus activement recherchés par les autorités.

Ce n'était pas une excuse, mais comment aurait-elle pu le savoir? Et surtout, comment aurait-elle pu deviner les conséquences désastreuses de son geste? Elle admettait s'être entichée du mouchoir de poche et l'avoir trimballé à travers le désert à de nombreuses occasions, mais elle jurait n'avoir joué qu'un rôle négligeable dans son déploiement inattendu.

Les journalistes déformèrent si bien les propos d'Amelia que l'opinion publique en vint à considérer toute l'affaire du mouchoir de poche comme une

attaque terroriste préméditée dont elle aurait elle-même été le cerveau. Ils mirent l'accent sur l'imperméable vert forêt qu'Amelia portait le jour de sa comparution et sur la manière qu'elle avait de rouler nerveusement une mèche de cheveux entre ses doigts. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on se mette à murmurer que son attitude était suspecte. Même les habitants de la zone, ses propres clients, qui avaient pourtant, et pendant si longtemps, apprécié sa bonne humeur et ses chansons révolutionnaires, savouré son remarquable café et ses trous de beignes, eurent désormais d'elle une image tordue, défigurée par les mensonges journalistiques, et ils se détournèrent d'elle.

La commission d'enquête présidée par Sylvio Baldwin s'acheva comme elle avait commencé : dans le chaos le plus complet. Sylvio et ses deux assistants quittèrent précipitamment Tom Briton City et il fallut attendre huit siècles périphériques avant que Sylvio n'expédie son rapport au Bureau permanent. Ce rapport était constitué de deux feuillets couverts de gribouillis enfantins et prétendait décrire le déroulement des audiences, faire le point sur la valeur des témoignages entendus, améliorer la compréhension du phénomène et offrir des pistes d'investigation pour l'avenir.

Plusieurs citoyens de Tom Briton City critiquèrent le fait que le rapport Baldwin ne faisait mention ni du valeureux prospecteur parti à la recherche des

initiales brodées dont on n'avait plus jamais eu de nouvelles, ni du témoignage de Victor Baldwin, l'ingénieur qui avait pourtant proposé la seule explication plausible au phénomène du mouchoir expansible.



D'après les récitantes, Victor Baldwin a pourtant raison : les nano-voitures ont été greffées au mouchoir de poche bien avant l'élection du dernier gouvernement. Ce sont désormais des nano-camions qui se reproduisent, transportent jusqu'à mille trillions d'atomes par nanoseconde et s'assemblent à un rythme exponentiel. Le mouchoir de poche recouvre désormais le monde et menace d'engloutir l'univers entier.

Amelia Baldwin est certainement l'être le plus solitaire et le plus démunie qu'on puisse imaginer. Au matin, quand elle rentre chez elle, même le chauffeur du bus n'ose plus la regarder en face. Il baisse les yeux, résigné et impassible, tandis qu'Amelia s'installe à l'arrière du bus. Pendant le trajet du retour, elle se contente d'observer le paysage désertique et le ciel maculé, désormais recouvert du mouchoir de poche, et elle repense avec nostalgie à l'époque où, insouciant et gaie, elle pédalait avec les autres.

Maintenant, quand Amelia aperçoit un artefact du temps d'avant, elle passe son chemin sans même se retourner.

L'instant qui précède une catastrophe de cette envergure semble toujours empreint d'une sérénité troublante, surnaturelle dans sa perfection. L'air scintille doucement. Une brise légère agite le feuillage des arbres. Un oiseau traverse le ciel d'un seul lent et gracieux battement d'ailes. Une paix profonde règne sur le monde et le temps paraît s'être figé dans son élan.

Il en est ainsi parce que, jusqu'au tout dernier moment, nous sommes tenus dans l'ignorance. Parce que rien ne nous a préparés à l'horreur et que les minutes qui viennent nous sont encore épargnées. Elles ne dévorent pas encore nos certitudes. Elles ne nous obligent pas déjà à ramper parmi les décombres.

L'innocente beauté du monde est intacte. Et elle brillera dans nos mémoires bientôt trouées, tel un prisme aux couleurs chatoyantes.

Cet instant demeure unique. Il semble irréel, mais c'est à lui que nous nous accrocherons ; même si, pour l'heure, nous ne connaissons pas encore le prix de notre humanité, ni ne croyons jamais devoir le payer.

Les survivants marchent sans but, les tripes au vent, le regard déserté, de la boue plein la bouche.

Et c'est peut-être le souvenir de cet instant précis qui leur permet d'avancer au milieu des ruines fumantes et des amoncellements de débris, mais ils l'ont oublié. C'est un noyau dur et informe qui s'est incrusté dans leur corps et que rien ne pourra déloger.



Tacha Baldwin n'avait que huit ans quand cela arriva. La moitié des territoires connus furent ravagés en quelques minutes. Comment Tacha aurait-elle dû réagir? Appuyée à la rambarde du balcon, au dix-huitième étage de l'immeuble, elle se tenait sur le bout des pieds pour écouter la clameur de ceux d'en bas. Leur détresse s'entendait à des kilomètres à la ronde, mais elle était impuissante.

C'est à ce moment que deux petites coquilles brunes semblables à des écailles de poissons tombèrent de ses paupières sans faire de bruit. Au début, sa vision était trouble. Tacha mit des années à s'habituer à la lumière. Elle pouvait à peine distinguer les gens d'en bas. Ils se débattaient dans l'eau, au début, en proie à la panique. Certains parvenaient à se hisser sur des débris et dérivaien au gré des courants. D'autres, sans doute exténués ou seulement las de lutter, se laissaient couler à pic et disparaissaient en silence dans les eaux glacées.

« La plupart de ces gens devraient déjà être morts », se disait Tacha. Mais, morts ou vifs, ça ne faisait plus tellement de différence.

Il fallut attendre des années avant que l'eau ne commence à se retirer. Personne n'avait pu prévoir cela. À terme, la dévastation fut bien pire que tout ce qu'on avait pu imaginer.

Du haut de son perchoir, au dix-huitième étage de l'immeuble, Tacha assistait, impuissante, à la décomposition du monde.

Des militaires creusaient des tranchées ou des fosses communes. Puis ils les remplissaient et en creusaient de nouvelles. C'était un travail pénible, harassant, mais des milliers d'hommes et de femmes en armes s'y employaient en silence.

Ils se déplaçaient avec peine, les bras chargés. Certains rampaient et ne se relèveraient jamais, ne trouveraient plus la force de se tenir sur leurs jambes, tant leur fatigue était grande et prodigieux le vertige qu'ils éprouvaient.

Pourquoi la vague n'avait-elle pas emporté les soldats? Pourquoi avait-il fallu qu'après avoir tout balayé d'un seul coup, dans sa rage, elle nous ait ramené l'armée? Et où étaient les secours? Viendraient-ils jamais? Quand on a huit ans, ce sont des questions graves et insolubles de ce genre que l'on se pose; mais Tacha n'attendait pas de réponse à ses questions. Elle les lançait à toute volée parmi les débris de ses vies anciennes et de ses vies futures et de toutes les vies fauchées sans motif, simplement pour la forme.



Les années passèrent, inexorables.

Tacha ne teignait plus ses cheveux gris depuis des décennies. Elle avait depuis longtemps renoncé à ralentir la progression des rides qui creusaient son joli visage. Des taches de cimetière envahissaient sa peau. Des taches brunâtres qui annonçaient la décomposition prochaine de son corps. Tacha trouvait dégradant et révoltant de devoir assister à cette déchéance, même si c tait dans l'ordre des choses.

L'ordre des choses lui répugnait. Et ce corps souple, ce corps admirable qui lui avait toujours été si fidèle, qui ne lui avait jamais fait faux bond, elle ne pouvait se résoudre à le considérer comme son ennemi.

MIGUEL ET GIUSEPPINA

La vie est souffrance. Je m'appelle Miguel et je suis bien placé pour le savoir. Il y a si longtemps que je travaille à la mine de Tycho que les autres, ici, m'appellent l'Ancien. À leurs yeux, je suis un fossile, une relique du temps d'avant. Ils ne croient pas si bien dire : je suis peut-être plus âgé que les cailloux que nos machines fracassent inlassablement pour les réduire en poudre et en extraire du tralphium. Il paraît qu'il y a des millions de tonnes de ce truc-là sur la Lune. Du tralphium, oui mon gars ! Des millions de tonnes d'un minerai si convoité sur la terre comme au ciel que pas mal de gens tueraient père et mère pour en posséder quelques grammes.

La vie est souffrance. Les patrons, tout boursoufflés et puants dans leur combinaison étanche, le savent aussi bien que nous. Ils observent nos allées et venues du haut de leur villa suspendue aux parois du cratère. Les conditions de travail sont déplorables, mais la paye est bonne. Chaque année, je m'offre une virée au casino de Sagard. Au retour, la navette s'arrache à l'attraction terrestre et me propulse vers la Lune dans le silence le plus complet. Elle me ramène ici, sur la base quatre de la mine de Tycho, en moins de temps qu'il n'en faut pour se vider la vessie. Les patrons, quant à eux, gênés par leur excédent de poids, ne supporteraient pas la force d'accélération de ces engins : ils éclateraient comme des

aubergines trop cuites. Ils sont donc condamnés à rester ici toute l'année à boire un martini et à fumer des cigares au matin au soir en nous observant du coin de leur œil unique.

La vie est souffrance et nos patrons sont des dégénérés.

Mais je suis injuste envers les cyclopes.

C'est vrai qu'ils ont, une fois, fait venir le Grand cirque de puces de Giuseppina Carotta. Ce fut grandiose ! Oui, l'unique performance des puces savantes de Giuseppina sur le sol lunaire fut un spectacle inoubliable, pour les employés de la mine comme pour les patrons. Et ce fut surtout, pour moi, l'occasion de rencontrer la femme de ma vie.

Je ne travaillais pas sur les broyeuses, ce jour-là. Les cyclopes m'avaient confié la tâche de veiller à ce que Giuseppina et ses petites protégées ne manquent de rien.

En posant le pied sur le sol lunaire, Giuseppina avait eu l'air un peu désorientée. On ne l'avait sans doute pas mise en garde contre la force d'accélération de la navette. Ce jour-là, c'est donc une petite bonne femme un peu frêle et à la démarche mal assurée que j'accueillis sur la base quatre. Je m'en souviens comme si c'était hier. Elle refusa que je porte son sac. Elle le serrait contre elle comme s'il s'agissait d'un trésor inestimable et je ne mis pas

longtemps à comprendre pourquoi : il contenait non seulement toute sa troupe de puces savantes, mais aussi le chapiteau du Grand cirque de puces et tous ses accessoires acrobatiques, autant dire toute sa vie.

Je la conduisis aux arènes et je pus l'observer tandis qu'elle montait le chapiteau. De son sac, elle tira d'abord un petit coffre qu'elle déposa près d'elle. Je compris immédiatement qu'il contenait les vedettes du spectacle. À voir les précautions qu'elle prenait, on ne pouvait s'y tromper. Ensuite, elle extirpa de son sac une toile transparente, un manche à balai et une panoplie d'accessoires.

Le chapiteau fut monté en quelques minutes. L'ensemble était d'une grande sobriété : le manche à balai faisait office de mat central et la toile transparente était tenue par des filins et des pinces enfoncées dans le sol. Quelques petits drapeaux aux couleurs vives flottaient devant l'entrée. Autour du mat s'étendait la piste sur laquelle Giuseppina disposa l'équipement acrobatique dont les puces allaient avoir besoin pour leur performance. Une fois dressé, le chapiteau mesurait moins d'un mètre de circonférence et comportait un toit repliable.

Giuseppina me parla de ses protégées :

« Une puce adulte mesure deux à trois millimètres et peut sauter, en hauteur, jusqu'à cent cinquante fois sa propre taille, me dit-elle avec fierté. C'est comme si tu pouvais te propulser d'ici au sommet de cette falaise, là-bas, qui doit faire dans les trois cents mètres de haut. Ces sauts prodigieux nécessitent une

accélération cinquante fois supérieure à celle dont vos navettes ont besoin pour s'arracher à l'attraction de la Terre. Une puce en bonne condition physique peut effectuer jusqu'à trente mille sauts l'un après l'autre sans jamais s'arrêter. Et ça, sur notre bonne vieille Terre ! Je suis très curieuse de voir ce qu'elles feront ici, avec une force de gravité six fois moindre ! »

Je ne comprenais pas tout, bien sûr, mais je percevais de l'excitation dans sa voix : Giuseppina préparait un gros coup. Elle était déterminée à nous en mettre plein la vue et à faire de cette première un événement qui marquerait nos mémoires.

« Plus personne ne connaît les astuces des dresseurs de puces du temps d'avant. J'ai dû tout réinventer. »

Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai su que c'était la femme de ma vie. Tout réinventer. Je me disais tout le temps que c'était ça qu'il fallait faire. Et elle, elle l'avait fait.

Elle ouvrit le petit coffre et m'en montra l'aménagement intérieur. Il était divisé en plusieurs espaces et chaque artiste y bénéficiait d'une loge personnelle de deux centimètres cubes en moyenne.

Je remarquai que chaque puce était équipée d'une combinaison spatiale adaptée à sa taille et à sa physiologie. Giuseppina affirmait les avoir confectionnées elle-même. Le système était ingénieux et les puces semblaient à leur aise dans ces combinaisons

artisanales. Elles n'étaient, en tout cas, nullement gênées dans leurs mouvements. Je demandai si elles les porteraient pour leur performance et Giuseppina m'assura que oui.

Elle me présenta les têtes d'affiche du spectacle. D'abord Hercule : « La puce la plus forte de l'univers, capable, affirmait-elle, de tirer une locomotive sur de courtes distances. » Je pris la loupe qu'elle me tendait et j'observai Hercule. Pas de doute, la fripouille était costarde pour une puce : elle mesurait près de quatre millimètres. Mais pouvait-elle réellement tirer une locomotive ?

Giuseppina me fit ensuite connaître les inséparables sœurs Lee : Shnooky et Pootsie, des trapézistes de renom, me dit-elle. Puis, ce fut le tour d'Anastasia, la seule fildefériste au monde à pouvoir réaliser le centuple saut périlleux en vrille. J'eus aussi l'honneur et le privilège de rencontrer Eureka, la première puce mathématicienne au monde, et Bonnie, dont l'intrépide dompteuse semblait particulièrement fière, bien qu'elle n'ait pas précisé la nature de son numéro.

À sa demande, je la laissai ensuite effectuer les préparatifs de dernière minute et j'allai m'occuper du transport des cyclopes. C'est une tâche ingrate qui me répugnait autant à l'époque qu'aujourd'hui, mais comme j'étais seul à la base quatre et que mes collègues ne rentreraient qu'au lever du jour, je n'avais guère le choix. Il me fallut les remorquer un à un

jusqu'aux arènes, les aligner dans leurs loges et les brancher à leurs gavageuses. Un travail pénible et bien inutile quand on pense qu'ils ont regardé le spectacle sur des écrans, ce qu'ils auraient très bien pu faire de leur villa.

Les mineurs avaient du retard et je n'ai su pourquoi qu'après la représentation : l'un d'eux avait glissé sous une broyeuse. Cela arrive parfois. On ne s'habitue jamais à la barbarie des machines.

Enfin, tout le monde était là et le spectacle put commencer. Giuseppina s'avança vers le chapiteau installé au centre des arènes, tenant le coffre qui contenait sa troupe de minuscules artistes. Dans la plus pure tradition des maîtres de piste d'autrefois, elle portait une combinaison blanche et un casque surmonté d'un chapeau haut de forme. L'image, captée par une douzaine de caméras, était retransmise sur des écrans géants suspendus au-dessus des gradins.

Giuseppina fit son boniment d'introduction :

— Mesdames, messieurs et meschoses ! Soyez les bienvenus au Grand cirque de puces de Tycho Crater ! Vous allez assister à des prouesses telles qu'on n'en vit jamais dans le monde du temps d'avant, à des performances dont on se souviendra encore dans des milliards de siècles périphériques. Tout ce que vous verrez ici sera aussi vrai que je vous parle et que vous m'entendez. Vous m'entendez bien au fond là-bas ?

Les mineurs crièrent : « Oui ! » Les cyclopes se contentèrent de roter.

— Très bien ! Alors permettez-moi de vous présenter sans plus attendre les très gracieuses sœurs Lee : Shnooky et Pootsie !

Les trapézistes émergèrent d'un petit habitacle au sommet du mat central et descendirent jusqu'à leur plateforme. Elles agrippèrent les barres de leur trapèze et s'élancèrent d'une hauteur qui, à notre échelle, équivaldrait à la profondeur du cratère de Tycho. Les sœurs Lee étaient douées. Elles exécutèrent sous nos yeux ébahis et sous l'œil des cyclopes les figures les plus surprenantes qu'on puisse imaginer. Nous avons eu droit à tout : le ventre-en-dessous, la par-dessus casse-cou, les sauts périlleux carpés, la mise en ventre enroulée, la passe assise demi-tour, le jarret jambes serrées, la contre-volée, le nid d'oiseau, la sirène et même le piqué américain.

Vint ensuite la prestation d'Hercule. Ce colosse de quatre millimètres équipé d'un harnais à sa taille parvint à tirer devant nous une locomotive pesant plusieurs milliers de fois son poids. Hercule, la puce la plus forte de l'univers, promena la locomotive sur toute la circonférence de la piste. Puis, à la stupéfaction générale, Giuseppina y accrocha des wagons, d'abord trois, puis un autre et enfin un cinquième. L'infatigable Hercule entreprit un nouveau tour de piste. On sentait, cette fois, qu'elle peinait durement à la tâche. Son second tour de piste complété, un tonnerre d'applaudissements et de claquements de langue se fit entendre.

Les cyclopes tapaient du sabot dans leurs loges et j'en vins presque à craindre que les gradins ne s'écroulent, mais le numéro suivant, qui mettait en vedette Eureka, la première puce matheuse de la Posthistoire, les calma un peu. Eureka pouvait tout résoudre. Elle connaissait les règles de Baldwin par cœur et pouvait calculer la distance entre deux galaxies aussi bien que celle qui sépare deux particules. Dans son introduction, Giuseppina avait souligné l'origine quantique de l'intelligence d'Eureka, mais les cyclopes s'en tapaient et la plupart d'entre eux s'endormirent avant la fin de sa prestation.

Qu'à cela ne tienne ! Anastasia, la fildefériste de renommée mondiale, allait les tirer de leur torpeur et les réveiller. Émerveillés, les cyclopes tiraient leur langue hideuse et martelaient le sol tandis qu'Anastasia évoluait avec grâce sur un fil de soie tendu à une hauteur vertigineuse. L'excitation était à son comble lorsqu'elle s'élança pour exécuter son célèbre centuple saut périlleux en vrille. Tout le monde retint son souffle, les mineurs comme les cyclopes. Les écrans nous la montraient en gros plan : elle enchaînait les vrilles avec une incroyable précision. Son public scandait à chaque nouveau tour complet : un, deux, trois, quatre... et ainsi de suite jusqu'à cent. Anastasia retomba sur le fil tendu, faisant ainsi la preuve qu'elle maîtrisait son art à la perfection, ce qui déclencha aussitôt une nouvelle vague d'applaudissements et de claquements de langue.

J'eus peur que la situation ne dégénère et qu'il faille évacuer les arènes, mais c'était sans compter

sur la maîtrise de Giuseppina : elle réclama le silence et enchaîna aussitôt avec la présentation de Bonnie, la puce-canon.

C'est Hercule, toujours équipé de son minuscule harnais, qui traîna le canon jusqu'au centre de la piste. Celui-ci, monté sur deux roues, mesurait pas moins d'une vingtaine de centimètres, ce qui valut à Hercule une nouvelle salve d'applaudissements et de claquements de langue.

Bonnie apparut à sa suite et, d'un bond, vint se jucher près de la bouche du canon. Dans son boniment, Giuseppina insista sur le caractère inédit de la performance à laquelle nous étions sur le point d'assister.

— Aujourd'hui, pour votre seul divertissement, Bonnie va tenter l'impensable. Sur la Terre, ce canon, malgré sa taille réduite, a déjà catapulté des puces à plusieurs centaines de mètres de distance. La faible gravité de l'astre lunaire et l'étonnante portée de ce canon miniature, conjuguées à l'extraordinaire talent de Bonnie, ne permettent pas d'estimer la distance qu'elle va parcourir dans un instant. C'est pourquoi je vous invite à vous recueillir et à respecter une minute de silence.

L'instant était solennel. Même les cyclopes se tenaient tranquilles. Il y eut un bref roulement de tambour, puis Giuseppina alluma la mèche du canon tandis que Bonnie, après avoir salué son public, se glissait à l'intérieur.

La mèche se consuma rapidement et la détonation prit tout le monde par surprise. Sur les écrans, on put clairement voir Bonnie émerger de la bouche du canon et s'élancer dans l'espace. On la vit s'élever, s'élever encore à une vitesse prodigieuse et disparaître au loin.

Bonnie devint ainsi la seule puce à avoir été mise en orbite autour de la Lune. Un record que personne, à ce jour, n'a tenté de lui ravir.

Giuseppina Carotta et son Grand cirque de puces quittèrent la base quatre du cratère de Tycho avant la tombée de la nuit. Je n'eus même pas l'occasion de lui dire au revoir.

Aujourd'hui, en conduisant la broyeuse, j'ai assisté au lever de Terre le plus impressionnant qu'il m'ait été donné de voir au cours de ma longue vie. J'ai pu constater que, désormais, le célèbre mouchoir de poche découvert par Amelia Baldwin recouvre entièrement notre bonne vieille Terre et qu'il continue à se déployer dans l'espace comme s'il allait, d'un moment à l'autre, rattraper la Lune et nous engloutir tous : mineurs, cyclopes et machines.

À quoi pourront bien servir ces millions de tonnes de tralpthium que nous extrayons patiemment du sol lunaire ? À rien ni personne. Si j'avais deux sous de bon sens, j'irais tout de suite m'étendre sur le passage de la broyeuse. Mais à quoi bon ?

Ai-je dit que Giuseppina est la femme de ma vie?

S'il me faut, pour la retrouver, parcourir cette Terre dévastée en quête d'une affiche annonçant la venue du Grand cirque de puces, je le ferai.

Je le ferai.

Rapport de l'Institut Baldwin	7
Selena	11
L'affaire Kayla	21
Mocha	29
Bobby	47
Capitaine Baldwin	53
Takashi	61
Maître Baldwin	71
Bobby 7 ^e	77
Anouk	79
Tara et Bevinda	85
Angelica	91
Brandon	97
Oko	103
Gorky	115
Les krinks	119
Juan Maria	125
Kayla	131
Bobby 14 ^e	135
Amelia	137
Tacha	151
Miguel et Giuseppina	155

REMERCIEMENTS

Les récitantes remercient Linda F. Baldwin, Mapi Bée Baldwin, Jocelyne L. Baldwin, Eloi L. Baldwin, Laynya C. Baldwin, Jacob L. Baldwin, David L. Baldwin, Mathieu L. Baldwin, Erika-Yumiko Baldwin, Annie T. Baldwin, Dominique B. Baldwin, François G. Baldwin, Isabelle B. Baldwin, Sophie V. Baldwin, Georges M. Baldwin, Yunna Baldwin, Sze Lau Baldwin, Tacha Baldwin Selena Baldwin, Bobby Baldwin, Adelita Baldwin, Denis R. Baldwin, Kayla Baldwin, Maître Baldwin, Anouk Baldwin, Angelica Baldwin, Tara et Bevinda Baldwin, Takashi Baldwin, Chandu Baldwin, le capitaine Baldwin, Brandon Baldwin, Oko Baldwin, Ella Baldwin, Gorky Baldwin, Juan Maria Baldwin, Amelia Baldwin, Emmanuelle Baldwin, Victor Baldwin, Migwash Baldwin, Guiseppina Baldwin, Sylvio Baldwin, Mocha Dick Baldwin, Gregor Baldwin, Christophe-Benjamin Baldwin, Michelle C. Baldwin, Martin Baldwin, Sylvain Baldwin, Joël b. Baldwin, Jacques D. Baldwin, Colombe D. Baldwin, Marie B. Baldwin, Rodrigue P. Baldwin, Miki N. Baldwin, Danièle dF. Baldwin, Lyne C. Baldwin, Michel V. Baldwin, Bertrand G. Baldwin, Andrée A.M. Baldwin, Sébastien C. Baldwin, Chantal N. Baldwin, Nathalie G. Baldwin, Marie-Claude G. Baldwin, Guy B. Baldwin, Bertrand L. Baldwin, Jacques L. Baldwin, Dominique F. Baldwin, Nicolas D. Baldwin, Line T. Baldwin, Marianne G. Baldwin, Marie Hélène P. Baldwin,

Martine D. Baldwin, Franz K. Baldwin, Paloma V. Baldwin, Viviane N. Baldwin, Myriam Baldwin, Sofian Baldwin, Pierre Y. Baldwin, Judith L. Baldwin, Sofian Baldwin, Serge L. Baldwin, Fabienne M. Baldwin, Marion Baldwin, Vergil S. Baldwin, Christine G. Baldwin, Antoine T. Baldwin, Patrick L. Baldwin, Tania M. Baldwin, Caroline D. Baldwin, Katie B. Baldwin, Isabelle T. Baldwin.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficium

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER
Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA
Deux caravanes

Sarah WATERS
L'Indésirable

Hélène VACHON
Attraction terrestre

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Catherine LEROUX
La marche en forêt

Christine EDDIE
Parapluies

Marina LEWYCKA
Des adhésifs dans le monde
moderne

Lori LANSSENS
Un si joli visage

Karoline GEORGES
Sous béton

Annabel LYON
Le juste milieu

Dominique FORTIER
La porte du ciel

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob de
Zoet

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Patrick DEWITT
Les frères Sisters

Serge LAMOTHE
Les enfants lumière

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN
Minuscule

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Lori LANSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Révision linguistique :
Correction d'épreuves : Caroline Décoste
Composition : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL GAGNÉ
LOUISEVILLE (QUÉBEC)
EN JUILLET 2012
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

Dépôt légal, 2^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec